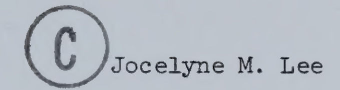
THE UNIVERSITY OF ALBERTA

JACQUES GODBOUT ET LE TEXTE NATIONAL

by



Jocelyne M. Lee

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF ROMANCE LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

FALL, 1976

A tous ceux que j'aime mais en particulier
à mon mari, Arnold (J. B. Lew), et
à mon frère, Ti-Jean.

To all those whom I love, but especially
for my husband, Arnold (J. B. Lew),
and my brother, Ti-Jean.

RESUME

Les quatres romans de l'écrivain québecois, Jacques Godbout, soit L'Aquarium, Le couteau sur la table, Salut Galarneau! et D'Amour, P.Q., sont le sujet de cette dissertation. A vrai dire, ses oeuvres littéraires ne sont qu'un microcosme de l'évolution qu'a suivie la littérature au Canada français, c'est-à-dire, ce passage d'une littérature d'un peuple colonisé et subjugué à une littérature d'une nation indépendante.

Autrefois, il n'existait au Canada français qu'un peuple vaincu, asservi, exploité, en somme un peuple colonisé qui ne voulait qu'échapper à cette réalité trop accablante. De plus, ce peuple était un peuple sans pays et sans identité qui refusait d'accepter cette réalité.

Toutefois, des écrivains sensibles aux changements socio-politiques et économiques ont constaté la nécessité d'un renouveau. Alors ils ont assumé la responsabilité de communiquer cette réalité de "colonisé" à leurs confrères, tout en essayant de les aider à accepter, à assumer et à dépasser cette réalité. Ce projet fut appuyé des paroles prononcées par cet ETRANGER (de Gaulle), à vrai dire ces paroles ont aidé à donner à ce peuple inconnu, un pays et une identité.

Jusqu'à date, il n'existe pas d'entité politique indépendante au Canada français, cependant les écrivains se sont voués à exprimer la réalité qui existe. De plus, ils se sont engagés à créer une nation indépendante, car cette fin politique est essentielle afin de réussir un jour à écrire une vraie littérature diversifiée, une littérature d'un peuple indépendant.

Une synthèse de ces idées politiques est exprimée dans le dernier roman de Jacques Godbout, D'Amour, P.Q.. A travers son oeuvre romanesque,

Godbout tente de donner au sien une identité. Son oeuvre participe à ce TEXTE NATIONAL qui a un sujet unique, celui d'une nouvelle trinité --VIE QUEBEC LIBERTE; un vrai langage particulier, "le joual", et un écrivain distinct, la collectivité. Il est espéré que ce TEXTE NATIONAL conduira à la création d'une vraie littérature diversifiée: une littérature où tout écrivain pourra s'exprimer en tant qu'individu, en tant qu'homme libre.

ABSTRACT

This paper is a brief study of the four novels of Jacques Godbout, a Quebec author of the '60's and '70's. It might be said that the evolution in his literary works is but a microcosm of the evolution which occurred in the French-Canadian literature: from being a literature of a colonised and suppressed people to a literature of a liberated nation.

Initially, the French-Canadians wished only to escape from their all too pressing and depressing situation of being a people with no country and no identity. For that reason, they refused to acknowledge reality and endeavoured to avoid facing their inevitable destiny of continually and constantly being dominated.

Nevertheless, writers sensitive to the socio-economic and political pressures realized the necessity of change. They assumed the responsibility of making their "confrères" aware of their colonization while trying to help them cope with this oppressive reality. This objective was further supplemented by the words of this STRANGER (de Gaulle) who came but for a short visit and succeeded in giving to many faceless French-Canadians an identity which they lacked--an identification with their own country or what was or is soon to be their nation. For it is only through having a free country and identity that a nation may succeed in creating a real literature, a free expression of itself.

However, at present, this has not yet been realized because an independent political identity has not yet been achieved. In order to facilitate this realization, the writers have devoted their works to expressing the reality as it exists. They have committed themselves and



their works to this political end in order to succeed one day in writing a meaningful literature of a free nation.

Such is the goal Jacques Godbout has set for himself in his last novel, D'Amour, P.Q., which is a culmination of his literary and political philosophy: a complete participation in this NATIONAL TEXT which has a unique subject, an independent Quebec, a particular language, that of the people, better known as "joual", and a distinct collective author. It is hoped that this will eventually lead to an autonomous and diversified literature--free of all political commitments in which the individual can express himself freely as a member of an independent nation.

Merci Jean-Marcel Duciaume

TABLE

INTRODUCTION

Peintre, homme de théâtre, cinéaste, journaliste, poète, romancier, Jacques Godbout se définit aujourd'hui avant tout comme un homme d'ici, un Québécois. Il n'en a pas toujours été ainsi; il fut même un temps où il se serait voulu un homme universel, tant il avait honte de sa condition québécoise. Il décrit ce que fut pour lui cette honte du pays qui le tracassait:

> J'avais honte de notre langue, de notre politique, de notre pourriture, et j'aurais contresigné cent fois les articles de P. E. Trudeau dans Cité Libre (1952) quand il voulait nous sortir de notre "marde", qu'il appelait l'immoralisme québécois. Mais je ne connaissais pas Cité Libre.
>
> Revenant au pays, en 1958, j'appartenais à cette race de retours d'Europe qui embrassait le Québec du regard avec aux lèvres un "Salut bande de caves!" retentissant. 1

Cette honte que Godbout ressentait était peut-être le résultat d'un manque de connaissance approfondie de ce que c'est qu'être Québécois. Né au pays, au sein d'une famille appartenant à la petite bourgeoisie canadienne-française, il n'avait pas eu, pendant ses études, l'occasion d'assimiler la littérature canadienne-française. Ces oeuvres ne se trouvaient pas dans les bibliothèques qu'il avait fréquentées, et à la suite de ses études universitaires, il quittait ce pays qu'il connaissait à peine pour l'Afrique et l'Europe. Malheureusement, cela fut le sort de plusieurs jeunes écrivains du Canada français. A vrai dire, cette

---

[1] Jacques Godbout, "Ecrire," Liberté, 13, No. 4-5 (1971), p. 141.

ignorance de la vraie condition socio-politique et littéraire du Canada français existait depuis plus de deux cents ans.

On se demande alors comment Godbout qui était un homme canadien-français "baptisé, catholique, libéral, fédéraliste et bilingue"[2] est devenu à travers les ans "agnostique, laïque, socialiste, indépendantiste et en faveur des territoires unilingues."[3] Une expression de son évolution personnelle se retrouve dans son oeuvre romanesque écrit pendant les années soixante et soixante-dix. En lisant ses oeuvres on suit plusieurs cheminements. Premièrement on retrouve un voyage géographique, c'est-à-dire de l'étranger au pays; ensuite, une évolution psychique se précise que Godbout décrit comme étant un voyage qui le ramena de ce moi "emprunté, étranger, aussi cultivé, classique, galvanisé au moi simple de l'enfance."[4] Finalement, la transition dans sa pensée politique est présentée: en 1958, Godbout s'oppose à Duplessis, en 60 il appuie la révolution tranquille, et peu après il est en faveur d'un Québec laïque, socialiste et indépendant.

Son premier roman, L'Aquarium, publié en 1962, est une histoire située ailleurs, dans un pays chaud, lointain, inconnu, à vrai dire, c'est un pays de mission. Cependant, ce n'est pas étonnant puisque le Canadien-français a comme mission de convertir le monde. Le narrateur du livre refuse de participer à la révolution qui se déclenche, alors il s'enfuit. Mais sa fuite est importante dans la mesure où il a pu

---

[2]Jacques Godbout, Le Réformiste (Montréal: Editions Quinze, 1975), p. 9.

[3]Idem

[4]Jacques Godbout, "Ecrire," Liberté, 13, No. 4-5 (1971), p. 143.

comprendre que les révolutions ne sont possibles que dans la mesure où elles se font chez soi.

Dans son deuxième roman, Le couteau sur la table de 1965, l'auteur raconte une histoire américaine qui se passe au Canada. C'est une histoire d'amour entre un Canadien-français, le narrateur, et une Canadienne-anglaise qui ne peuvent se rencontrer. Inévitablement, une rupture suit. Le roman décrit la prise de conscience politique de la part du narrateur (et nécessairement de la part de l'auteur) semblable à celle du F.L.Q., le mouvement politique qui naît et se précise lorsque Godbout écrit ce roman.

A la suite de ce roman, Godbout se rend compte qu'une "oeuvre littéraire 'personnelle' est vaine et inutile au Québec."[5] Cette prise de conscience lui permet alors d'écrire son troisième roman deux ans plus tard, Salut Galarneau!. On se trouve géographiquement au milieu de la province de Québec. Et c'est avec ce roman que Godbout réussit finalement à participer au TEXTE NATIONAL du Québec.

Dans son dernier roman, D'Amour, P.Q., Godbout situe son histoire dans la ville québécoise qui exemplifie la condition de l'homme québécois, c'est-à-dire à Montréal. Mais le pays qui existe dans ce roman n'est plus ce Québec où l'homme québécois constate sa condition de vaincu, d'asservi et d'exploité, mais c'est un pays dans lequel il peut se dépasser et s'affirmer en tant qu'homme vraiment libre.

Les romans de Godbout reflètent le cheminement que l'auteur a fait, de cet être emprunté et stérile à cet homme et écrivain québécois, engagé politiquement. Cependant, on ne doit pas limiter la signification

---

[5] Ibid., p. 142.

de ces romans à ce point personnel, c'est-à-dire comme étant seulement une réflection de l'auteur; mais c'est aussi en microcosme l'évolution de la littérature canadienne-française. Autrefois cette littérature trahissait un peuple anonyme et silencieux mais aujourd'hui c'est la littérature d'un peuple qui se prononce et ainsi existe, une littérature québécoise.

Avant de poursuivre une étude approfondie de cette évolution de la littérature canadienne-française et de celle de Jacques Godbout, il serait peut-être propice de s'attarder un peu afin de voir plus précisément la pensée politique et littéraire de Godbout aujourd'hui.

Selon le dire de Jacques Godbout, les mots tuent... c'est-à-dire, ce phénomène du bilinguisme n'a réussi qu'à pourrir le français et à tuer toute pensée originale dans ce pays.[6] Beaucoup de gens ont proposé qu'en connaissant deux langues, l'individu possédait une plus grande connaissance et une plus grande richesse, mais Godbout a pour son dire qu'une langue plus une autre langue ne font pas deux pensées, mais une absence de pensée.[7] Le seul bienfait qu'on a réussi à obtenir de ce phénomène du bilinguisme, c'est la création d'une langue québécoise qui traduit efficacement la condition de l'homme québécois. Mais on ne doit plus tenter aujourd'hui d'être bilingue:

> En somme, si l'on veut faire le bonheur des habitants de ce pays, la discussion devrait porter désormais sur les dimensions et l'accessibilité à la porte communicante entre deux chambres unilingues,

---

[6]Jacques Godbout, "Les mots tuent," Liberté, 6, No. 2 (mars-avril 1964), p. 141.

[7]Idem

> et non sur la possibilité de fourrer tout le monde dans un même grand lit à ciel bilingue. 8

Godbout s'est engagé en tant qu'individu et en tant qu'écrivain au Mouvement Laïque de la Langue française en Amérique; c'est lui qui a précisé et écrit le Manifeste de ce mouvement. Godbout est conscient de la présence de la cité moderne, de la cité technologique et de ses exigences sur l'homme. Selon Godbout, une telle cité exige non la confessionnalité, mais la laïcité qui permettrait la naissance d'un Québec libre. L'Eglise catholique ne doit plus dicter la façon de vivre des gens. Dans son manifeste intitulé Le mouvement du 8 avril, Godbout définit cette laïcité:

> La laïcité, c'est la morale de la cité moderne, c'est-à-dire une probité et une générosité sociales qui n'ont d'autre motif que le bien des citoyens et leur vie harmonieuse. ... Laïcité est synonyme de démocratie et de justice. 9

Ce que Godbout veut alors voir s'établir en priorité se sont des écoles 'neutres', des écoles laïques. Godbout se rend compte de l'importance de l'éducation pour l'avenir d'une nation. Selon lui "notre pays est pauvre parce que nos instituteurs n'ont aucune pensée politique, ne sont pas engagés dans le social. ... Ce ne sera que lorsque les instituteurs du pays seront responsables à la nation et non à Rome que nous commencerons de vivre la démocratie."[10]

---

[8]Jacques Godbout, "L'affaire des deux langues," Liberté, 10, No. 2 (mars-avril 1968), pp. 14-15.

[9]Jacques Godbout, Le mouvement du 8 avril (Montréal: Collection MLF, No. 1, 1966), p. 11.

[10]Jacques Godbout, "Joyeux anniversaire," Liberté, 3, No. 3-4 (mai-août 1961), p. 592.

La participation de l'individu, du citoyen, à la vie publique est essentielle pour la vraie démocratie, et pour créer un Québec libre. Une mobilisation générale doit se faire afin de permettre l'autodétermination de ce peuple canadien-français. Cette pensée de Godbout est reprise dans son dernier roman, qui est en effet la culmination de toute sa pensée politique:

> TOUT SE DISCUTERA SUR LA PLACE PUBLIQUE LES LOIS SERONT VOTEES PAR TOUS LES KEBECOIS A MAIN LEVEE DANS LES RUES LE PREMIER VENDREDI DE CHAQUE MOIS 11

Mais une telle action politique ne sera possible que si les écrivains et les instituteurs s'engagent dans la politique et le social. A vrai dire, la littérature, l'enseignement et la politique ont un but commun --de rendre un langage libéré aux hommes.

De plus, Godbout aspire à un état socialiste, où il y aura le partage des richesses:

> TOUT SERA GRATUIT MAIS PARCE QUE NOUS NE SOMMES PAS TOUS SEMBLABLES IL SERA DONNE A CHACUN SUIVANT SES BESOINS 12

A vrai dire, ce que Godbout veut pour son pays, tout révolutionnaire le veut pour le sien; un état indépendant, laïque et socialiste, c'est-à-dire un pays libre.

Il faut remarquer cependant qu'entre temps les écrivains n'écrivent pas de la littérature, ils ne font que de la propagande. Godbout explique cette conception quand il se demande 'pour qui écrit l'écrivain?':

---

[11] Jacques Godbout, D'Amour P.Q. (Paris: Editions du Seuil, 1972), p. 140.

[12] Idem

> Pour quelques personnes, dix ou plus, des amis, sa femme, quelques lecteurs privilégiés, lui-même. Car on n'écrit pas pour des abstractions: le peuple, le prolétariat, la nation, à moins d'être dans le domaine de la propagande. 13

Une vraie littérature ne peut être individualisée que lorsque l'écrivain a servi la cause de la liberté et que son pays est indépendant. Dès lors, l'écrivain peut écrire une oeuvre littéraire personnelle, car pour écrire une littérature normale, il faut un langage libre, un écrivain libre et des lecteurs libres. Des textes littéraires "par des individus pour des individus"[14] pourront alors exister.

---

[13] Jacques Godbout, "Ecrire pour qui?," Le Réformiste (Montréal: Editions Quinze, 1975), p. 114.

[14] Jacques Godbout, "Ecrire," Liberté, 13, No. 4-5 (1971), p. 147.

CHAPITRE I

L'EVOLUTION D'UNE ECRITURE

"Il y a bien longtemps
qu'on désespère." 1

A maintes reprises, les critiques ont discuté la question de l'existence ou de l'inexistence d'une littérature canadienne-française. Au Canada français, l'ensemble des oeuvres littéraires constituait-il en soi une littérature autochtone?

Certains ont proposé que la littérature écrite au Canada français ne se distinguait pas de celle de la France, refusant ainsi de reconnaître l'existence d'une littérature proprement canadienne-française. Pour eux, la littérature écrite au Canada français ressemblait à celle de la France au niveau de la langue, des structures, des sujets, des thèmes et des personnages. On disait que les écrits du Canada français n'étaient que des imitations de la littérature française. On citait comme exemple Louis Fréchette, qui, étant fasciné par Victor Hugo, ne faisait que l'imiter. De plus on constatait que l'évolution littéraire au Canada français était, avec un certain retard, à la remorque de celle de la France, conduisant peut-être davantage à un certain exotisme plutôt qu'à un enracinement.

D'autres ont soutenu que les écrits du Canada français n'étaient que des tentatives ou des essais qui permettraient peut-être la naissance d'une littérature nationale, mais qu'on n'avait pas encore réussi à

---

[1] Jacques Godbout, "Notes," Liberté, 3, No. 2 (mars-avril, 1961), p. 476.

réaliser dans les faits.

D'autres encore ont avancé que ces écrits importaient plus à l'approfondissement d'une connaissance historique et anthropologique du Canada français qu'à la création d'une littérature originale. Certes, les écrits décrivaient des gens et des endroits d'ici et discutaient les moeurs du peuple canadien, mais ces écrits n'avaient aucune valeur littéraire. Ils étaient des comptes-rendus de la vie au Canada français.

Malgré ces contestations et à la suite d'études sérieuses à l'égard de ces écrits, on a généralement accepté aujourd'hui que l'ensemble des oeuvres littéraires écrites au Canada français possède un caractère distinct des écrits des autres pays. Il est alors valable d'affirmer l'existence d'une littérature autochtone au Canada français.

Néanmoins, cette affirmation ne fait que soulever un nouveau problème: comment définir cette littérature? S'agit-il d'une littérature canadienne-française, d'une littérature française du Canada ou d'une littérature québécoise? Pour Jacques Godbout, la littérature écrite au Canada français peut être désignée par ces trois expressions, tenant compte de la période littéraire dont il s'agit:

> Le roman canadien-français, ou la littérature canadienne-française sont des termes exacts pour définir des conditions psychologiques dépassées. Gardons-les pour tout ce que fut la littérature dans la première moitié du XXe siècle au Québec. Depuis 1950, il faut parler de la poésie française du Canada, du roman français du Canada; d'autant plus que nous appartenons désormais à une communauté linguistique qui englobe l'Europe, l'Afrique et nous en Amérique. 2

---

[2]Jacques Godbout, "Témoignages," Archives des lettres canadiennes, III (Ottawa: Fides, 1964), p. 373.

> C'est pourquoi ce roman, s'il fait partie de la "littérature française", est peut-être déjà plus près de celle de la francité, dont parle Berque. Dans cette francité nous nous reconnaissons, de Dakar à Montréal; mais plutôt qu'être Français, d'une façon personnelle, nous préférons maintenant être nous-mêmes, en français. 3

Selon Godbout, les oeuvres littéraires du Canada français jusqu'en 1950 doivent être désignées comme participant de la littérature canadienne-française, puisqu'elles sont l'expression d'un peuple vaincu, sans pays. Cette épithète, 'canadienne-française', ne désigne aucun pays ayant une existence géographique ni politique reconnue par les autres nations mondiales.

Mais depuis 1950, ce peuple n'est plus un groupe inconnu, perdu parmi les milliers d'Anglo-Saxons en Amérique du Nord; autrefois isolé, il peut maintenant participer à cette "collectivité linguistique" qui s'exprime en français. L'oeuvre littéraire de ce groupe est alors perçue comme étant la littérature française du Canada, puisque d'une part, elle fait partie de l'ensemble des écrits français, et qu'ensuite, étant écrite au Canada, elle possède un caractère particulier qui la distingue des autres écrits français.

Cependant, cette littérature française du Canada, selon le dire de Godbout, évoluera; éventuellement, les écrivains voudront s'affirmer comme individu d'abord et non s'effacer continuellement devant cette universelle collectivité française. Plusieurs littérateurs qualifient cette nouvelle expression littéraire du Canada français de littérature québécoise; pour eux, le Canada français est le Québec: "Le Canada

---

[3]Jacques Godbout, Le couteau sur la table (Paris : Edition du Seuil, 1965), Introduction.

n'est que là où on parle français, au Québec, nulle part ailleurs."[4] Cependant, la désignation de la littérature écrite au Canada français ne cesse d'alimenter les discussions non seulement chez les critiques mais aussi chez les écrivains.

La littérature que Jacques Godbout dénomme comme littérature canadienne-française diffère essentiellement de la littérature française du Canada et de celle qu'il appelle québécoise, bien qu'elles soient toutes trois du Canada français.

A la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, la majorité de la population canadienne-française était paysanne et un nombre insignifiant seulement appartenait à la classe bourgeoise.[5] La littérature qui existait à cette époque était une littérature populaire. Le peuple voulait échapper à la réalité; les auteurs se servaient alors de moyens sensationnels en décrivant des situations pathétiques tout en introduisant des péripéties imprévues. Un exemple de ce genre littéraire fantastique est bien le premier roman reconnu comme tel au Canada français, c'est-à-dire l'histoire d'aventures qu'a écrit Philippe Aubert de Gaspé (fils): Le Chercheur de Trésors. Cette littérature populaire faisant appel aux sentiments des lecteurs constitue selon Jacques Godbout la littérature dite "canadienne-française".

Cependant un changement s'effectue à la fin de la deuxième guerre mondiale ainsi que sous l'influence de l'industrialisation.

---

[4]Jacques Godbout, "Lettre à des amis français à propos de ce qui nous arrive," Cité Libre, 14 (mars 1963), p. 24.

[5]En 1867, la population du Québec était de 1,150,000 dont 75% parlaient français et 80% vivaient à la campagne.

Pendant les années trente et surtout quarante la société canadienne-française subit un grand renversement: une immigration vers les centres urbains des milieux ruraux. Ce mouvement s'amplifie après la deuxième guerre mondiale et résulte en une augmentation considérable de la classe bourgeoise. Cette nouvelle bourgeoisie canadienne-française permettra plus tard, pendant les années cinquante, la naissance d'une littérature bourgeoise au Canada français, c'est-à-dire, selon Godbout, une littérature française du Canada. Tout comme la littérature populaire d'autrefois, la littérature bourgeoise a pour but de distraire et d'amuser ses lecteurs. Cependant les membres de cette nouvelle classe sociale diffèrent de ceux de la classe paysanne puisque ces premiers sont plus éduqués et sophistiqués. Ainsi les moyens pris par les auteurs de la littérature bourgeoise pour atteindre le même but, celui de distraire, diffèrent considérablement des moyens pris par les auteurs de la littérature populaire. Les techniques de cette nouvelle littérature sont plus subtiles; on fait appel à l'intelligence plutôt qu'aux sens et aux sentiments.

Les écrits au Canada français, qu'ils soient populaires ou bourgeois, délimitent et précisent la tâche de l'écrivain. L'écrivain doit, par ses écrits, distraire et occuper ses lecteurs, leur permettant ainsi d'échapper à la réalité trop souvent emprisonnante et écrasante. Il leur permet de se retrouver dans un monde idéal qui répond à toutes leurs aspirations. L'écrivain doit aussi être un magicien. Cette définition du rôle de l'écrivain apparaît dans le second roman de Godbout, Le couteau sur la table:

> on lui (l'écrivain) soupçonne un pouvoir magique. On se dit: avec des mots il va transformer la vie la terre l'amitié; comme

un sorcier avec des mots ... [6]

L'écrivain ne doit pas seulement écrire des oeuvres qui permettent à ses lecteurs de fuir ce monde trop immédiat et exigeant, mais il doit aussi, par cette prise de la parole, changer cette réalité trop accablante.

Afin que l'écrivain puisse réussir à remplir sa tâche de magicien, il doit écrire une littérature qui plaise à ses lecteurs. Cela implique nécessairement qu'il doive toujours se soucier du milieu dans lequel ses écrits apparaissent. C'est bien la constatation que fait Coulombes, un ami du narrateur, dans Le couteau sur la table, quand ce dernier laisse entendre qu'il aspire à être écrivain: "tu ne peux écrire une ligne sans choisir la métropole à laquelle tu destines ton livre: New York ou Paris."[7] Si l'écrivain est de langue anglaise, il publie à New York; mais s'il est de langue française, quelles que soient les particularités de la langue qu'il emploie, il appartient à la francité, donc, il devrait, idéalement, tenter de publier ses oeuvres au centre même de cette francité: Paris, France. De plus, être publié à Paris devient pour l'écrivain le moyen le plus efficace de parler au monde entier. C'est alors pour ces raisons que Godbout et tant d'autres écrivains préfèrent être édités à Paris.[8]

L'écrivain canadien-français tente de remplir sa tâche plus efficacement en écrivant une littérature qui plaise au plus grand nombre de lecteurs. Ainsi, ses oeuvres sont, pour la plupart, du domaine du roman: c'est-à-dire, le roman classique, qui, à cette époque (à la fin du XIXe

---

[6]Jacques Godbout, Le couteau sur la table, pp. 90-91.

[7]Ibid., p. 113.

[8]Jacques, Godbout, "Voici pourquoi J. G. (et d'autres) est et préfère être édité à Paris-France," Le Devoir, 56, No. 60 (13 mars 1965), p. 13.

siècle et au début du XXe siècle), est le genre littéraire populaire à cause de sa facilité d'être lu et compris. Trois genres romanesques prédominent la littérature canadienne-française jusqu'à la deuxième moitié du XXe siècle: le roman historique, le roman du terroir et le 'roman ouvrier'.

Le roman historique, qui apparaît au XIXe siècle, est en effet la première expression littéraire canadienne-française. Ce premier genre romanesque au Canada français est né grâce à une impulsion nationaliste due au texte historique de François-Xavier Garneau, L'Histoire du Canada. Ce livre d'histoire était une réaction à l'accusation prononcée par Lord Durham lors de son séjour au Canada, alors qu'il disait du peuple canadien-français qu'il était un peuple sans histoire. A la suite de la visite de cet envoyé britannique, le Canadien-français ressent encore plus le besoin d'échapper à sa situation socio-politique. Délaissé par la France et vaincu par l'Angleterre, il ne peut espérer s'épanouir dans ce pays défait. Puisqu'il ne peut rien vis-à-vis sa situation actuelle et que le futur ne lui offre aucun secours ni espoir, le Canadien-français ne peut que se réfugier dans son passé afin de se consoler. L'oeuvre romanesque tente de l'aider en lui décrivant des récits qui glorifient le passé du Canada français au moment où la France gouvernait encore. Des sentiments patriotiques réapparaissent dans cette littérature d'échappement qui permet au Canadien-français d'échapper à sa situation humiliante de vaincu et de dépossédé. Un roman entre autre qui a dépeint le passé glorieux de la Nouvelle-France avant la Conquête de 1760 est le récit d'aventure, Le Chevalier de Mornac, écrit

par Joseph Marmette.[9]

La situation socio-politique désespérée du Canadien-français après la Conquête a contraint les gens dépossédés à trouver une action possible et positive. La solution qu'on commence à discuter ouvertement est celle d'un 'retour à la terre'. Une campagne de propagande annonce que si le Canadien-français veut échapper à cette assimilation presque inévitable, il doit avant tout s'isoler, se réfugier sur des terres--s'éloigner de son vainqueur. Cette idéologie donne naissance au roman du terroir qui préconise cette 'fidélité' à la terre garantissant, soi-disant, la préservation de la langue française et de la religion catholique, les deux éléments essentiels à la survivance du peuple canadien-français vaincu. Ces romans[10] glorifient et idéalisent la vie de l'habitant et du défricheur et réussissent à créer un mythe pour ce peuple vaincu et dépossédé--une idéologie qui est celle d'un retour à la terre; c'est par ce moyen que le Canadien-français tentera de vivre, de survivre. Mais d'une certaine façon, cette idéologie leur sert aussi d'échappatoire, un moyen d'échapper à leur condition humiliante. Ainsi d'une certaine façon les romans du terroir ressemblent aux romans historiques en étant aussi une littérature d'échappement. Cependant, les romans du terroir permettaient au lecteur de s'échapper dans le futur, le possible; tandis

---

[9]D'autres exemples du roman historique sont: Les Anciens Canadiens de Philippe Aubert de Gaspé, Jacques et Marie de Napoléon Bourassa, A l'Oeuvre et à l'Epreuve de Laure Conan, Engagés du Grand Portage de Léo-Paul Desrosiers.

[10]Quelques exemples du roman du terroir sont: La Terre Paternelle de Patrice Lacombe, Maria Chapdelaine de Louis Hémon, Charles Guérin de Pierre-J.-O. Chauveau, Jean Rivard, le défricheur d'Antoine Gérin-Lajoie, Les Ribaud d'Ernest Choquette.

qu'avec les romans historiques, il s'échappait dans un passé faussement glorieux, un temps fixe qui ne pouvait aboutir qu'aux rêves grandioses d'une race vouée à la défaite. Les romans du terroir apportaient une espérance; même si cette espérance était illusoire, elle se dirigeait au moins vers le possible et non vers cette impossibilité due à la fixité de cette situation passée, tout à fait déterminée.

Ces deux tendances littéraires englobent la majorité des écrits romanesques canadiens-français jusqu'aux années trente; ils continuent même à réapparaître pendant les années quarante et cinquante avec certains auteurs, tels Félix-Antoine Savard et Germaine Guèvremont.

Pendant les années trente, la civilisation canadienne-française naît à une nouvelle existence, celle de l'ère industrielle et urbaine. Une littérature idéalisant la vie d'autrefois et la vie terrienne ne suffit plus à ces lecteurs citadins qui recherchent une nouvelle identité. Néanmoins ils veulent, avec la lecture, échapper à cette nouvelle vie tellement étrangère et trop exigeante. Alors apparaît le 'roman ouvrier', une autre tentative d'échapper à la vie trop immédiate; mais cette fois, c'est la vie dans les centres villageois ou urbains, là où vivent ces lecteurs, non sur la terre paternelle. C'est la naissance d'une nouvelle littérature populaire, une littérature de la masse qui vient de quitter la terre paternelle pour vivre dans les villes et travailler dans les usines. Il s'agit d'un échappatoire absolu puisqu'on existe continuellement en dehors du temps et de l'espace actuel. Le Canadien-français est enchanté par des personnages mythiques qui vivent dans un espace/temps de degré zéro, dans un temps a-historique.[11]

---

[11] Jacques Godbout, "Entre l'Académie et l'Ecurie," Le Réformiste, p. 176.

Deux personnages qui démontrent cet aspect de vivre une non-histoire sont Séraphin Poudrier, créé par Henri Gregnon dans son roman Un homme et son péché, et Rose-Anna, dans le livre Bonheur D'Occasion de Gabrielle Roy. Poudrier est l'image mythique de cet avare attaché au bien de ce monde. Une attitude tout à fait inconnue chez le Canadien-français qui ne doit à aucun prix se soucier d'argent, il doit seulement se soucier de son 'salut'. A vrai dire, Poudrier est le vilain type dans cette belle histoire canadienne-française catholique. Le personnage de Rose-Anna, tout en se trouvant en plein centre de l'ère industrielle à Montréal, est complètement hors du temps historique. Rose-Anna est aussi un personnage mythique mais non un personnage répugnant comme Poudrier; au contraire elle est un personnage à qui on aime s'identifier. Elle est mère de famille canadienne-française, pieuse, silencieuse et ne peut espérer avoir que des bonheurs d'occasion dans sa vie de misère.

La littérature canadienne-française jusqu'en 1950-60 est une littérature très structurée; en somme, une littérature qui comporte "un grand nombre de règles et de lois non-écrites."[12] On exige une intrigue bien développée, selon un ordre chronologique qui facilite la lecture. Une multiplicité d'événements dramatiques est nécessaire afin de distraire le lecteur le plus possible et de lui permettre ainsi de fuir le réel. La complexité et l'imprévu doivent être omniprésents afin de continuellement retenir l'attention du lecteur. Des descriptions exhaustives des personnages et des endroits sont essentielles à la réalisation de cette littérature.

---

[12] Hubert Aquin, Prochain Episode (Ottawa: Le Cercle des Livres de France Ltée, 1965), p. 7.

N'empêche que le roman canadien-français est encore loin de la réalité et de la vérité, et n'ose pas raconter et dire les choses comme elles le sont vraiment.[13] Cette littérature canadienne-française du XIXe siècle et de la première moitié du XXe siècle n'est certainement pas une littérature québécoise diversifiée. Elle est une littérature émotionnelle et échappatoire, qui ne fait que propager les mythes créés depuis la colonisation du Canada par les Français, mythe, tel celui du 'retour à la terre'. Il n'était pas question de retour, puisque la majorité de la population canadienne-française ne connaissait même pas la vie paysanne; 75% des immigrants au Canada français n'étaient pas d'origine paysanne.

On ne peut certainement pas nier l'existence des écrits canadiens-français à cette période de l'histoire littéraire du Canada français; mais pareillement, on doit affirmer l'inexistence d'une vraie littérature québécoise. Cette dernière ne peut pas naître puisque la condition première de l'acte d'écrire est d'espérer, et le peuple canadien-français désespère depuis trop longtemps. La situation socio-politique empêche la création d'une littérature québécoise diversifiée.

La situation socio-politique du Canadien-français est traduite efficacement dans l'oeuvre romanesque de Jacques Godbout. Par ses oeuvres romanesques, cet écrivain nous révèle un peuple qui a connu une

---

[13]J. Benoit, "La tâche du romancier," Liberté, 13, No. 2 (1971), p. 70.

défaite aux mains des Anglais: "les Anglais sont venus, les Anglais ont gagné."[14] Le régiment canadien-français a été décimé en 1760 et depuis deux cents ans n'a pas repris les armes sauf pour les Patriotes de 1837 que les Anglais ont pendus. Et depuis ce temps, les armes ont rouillé.[15] Ces expériences ont influencé la façon de penser de ce peuple ainsi que les définitions qu'il attribue à certains mots. Pour le peuple canadien-français, le mot 'beat' veut signifier "beaten, battu, écrasé, vaincu à la guerre et au commerce,"[16] tandis que pour Jack Kérouac, écrivain anglophone d'origine canadienne-française qui a épousé l'Amérique, ce même mot veut dire béatitude, bon, bienheureux.[17]

Ce peuple vaincu est dépossédé de son propre pays; il se trouve à l'extérieur de la force politique et économique du pays; il ressemble aux révoltés godbouistes de L'Aquarium qui se trouvent dans le jardin, hors des murs du palais et de la banque. De plus, ce peuple canadien-français se sent aliéné et étranger dans son pays. Ce sentiment d'étrangeté est exprimé par le narrateur dans Le couteau sur la table: "Etre chez soi sans y être ... Dans la mienne (peau) je me sentais mal à l'aise, de plus en plus mal à l'aise. Comme si j'étais chez moi sans y être."[18] Ce peuple dépossédé de son propre pays ne peut se définir, et ressent une difficulté à se nommer. Il ressemble aux narrateurs des premières oeuvres de Godbout, qui sont aussi sans nom.

Puisque le peuple canadien-français est vaincu, il n'est pas étonnant de le retrouver dans une condition d'asservissement: ce "n'est

---

[14]Jacques Godbout, Le couteau sur la table, pp. 109-110.

[15]Ibid., p. 109. [16]Ibid., p. 113. [17]Idem [18]Ibid., p. 120.

pas un peuple ordinaire. C'est, nous le savons maintenant, un peuple asservi, un peuple qui a des maîtres."[19] Ce peuple est devenu le serviteur de son vainqueur comme le décrit Godbout dans son roman Salut Galarneau!: "je (François Galarneau) suis là au bord de la route, prêt à les nourrir de mon mieux s'ils daignent s'arrêter, je suis le cuisinier du pays, leur fidèle serviteur."[20] Ce peuple qui déteste cette condition d'asservissement ne fait que se soumettre encore plus, malgré l'expression de quelques protestations inconséquentes:

> Moi je vous le dis: nous vivons dans de la merde. Gauthier criait de plus en plus fort. Ce qui ne nous empêchait pas le lendemain matin de retourner accomplir un travail ridicule pour un maigre salaire, ce qui ne nous empêchait pas de trembler dans la crainte de le perdre ce travail ... étions-nous comme des esclaves affranchis qui ne peuvent s'habituer à marcher sans porter le poids des chaînes ... 21

Il est inévitable que ce peuple subjugué soit exploité par son oppresseur. En étant exploité, ce peuple ressent un manque de sécurité, ainsi il va se payer des polices d'assurance qui, en effet, ne font que garantir sa soumission puisque ces compagnies d'assurance ne font que réinvestir cet argent dans une exploitation industrielle:

> ... ce peuple affamé de sécurité paie fidèlement les petits coupons verts qui ont servi à édifier ces étranges gratte-ciel de ciment, percés timidement de fenêtres minuscules, qui ont servi surtout à l'asservir, puisque l'argent est immédiatement réinvesti dans l'exploitation industrielle, et nous voilà au rouet: l'ouvrier exploité, affamé de sécurité, paie ... 22

---

[19] Benoit, "La tâche du romancier," Liberté, No. 2 (1971), p. 71.

[20] Jacques Godbout, Salut Galarneau! (Paris: Editions du Seuil, 1967), p. 72.

[21] Jacques Godbout, Le couteau sur la table, p. 121.

[22] Ibid., p. 62.

D'autant plus que cette action de la part des ouvriers ne fait qu'assurer la division entre oppresseur et opprimés:

> -"A l'ouest dans la montagne un ghetto monstrueux où des châteaux réservés aux seigneurs d'Albion dominent cette ville qu'un million d'esclaves français, de leur sang ... 23

Ce peuple subjugué ne peut échapper à sa condition; sa situation est déterminée dès sa naissance: "dès ma (François Galarneau) naissance, ils (les riches instruits, les Anglais) savaient que je glisserais dans un trou sans demander mon dû, ma joie, ma place."[24] Ce peuple ne peut jamais espérer avancer, ni améliorer son sort. Il est impossible de dépasser sa situation; le destin ne lui permet pas d'y échapper:

> ... le destin veillait, lostie de baptême de destin! qui avait décidé dans sa petite tête obtuse: Galarneau ne sera jamais ethnographe, géographe, anthropologue ou sinologue, il lira le National Geographic Magazine, s'il veut voyager. 25

Le sort de ce peuple est jeté, il ne peut jamais aspirer au bonheur, il ne peut que CREVER: "... pour être heureux, il fallait être riche, très riche, ou instruit, très instruit, ou crever ou crever des bulles, des rêves, des si."[26] Il est condamné à être 'laveur de carreaux instruit'.

La prédétermination de la condition de l'homme canadien-français influence inévitablement sa conduite. Il est voué à l'inaction: son impuissance à améliorer ou à changer sa situation lui impose alors une ATTENTE. Il ne fait qu'attendre, qu'attendre la mort. Cette impossibilité d'agir est décrite dans L'Aquarium de Jacques Godbout. Les habitants de la Casa Occidentale sont incapables d'améliorer leur situation. Ils passent leur vie dans l'attente d'un événement qui sur-

---

[23] Ibid., pp. 88-89.
[24] Jacques Godbout, Salut Galarneau!, p. 72.
[25] Ibid., pp. 19-20. [26] Ibid., p. 43.

viendra et les libérera. Cette immobilité facilite une décomposition de leur être:

> Nous avançons mais avec lenteur, une lenteur étudiée que nous voulons inévitable--nos chairs sont blanches et flasques--l'humidité est telle que les cheveux et la barbe ne poussent plus--nous nous sommes arrêtés de penser, peut-être de vivre. Les ongles plient, ils ne cassent plus--nous attendons ... 27

De plus, le narrateur de ce roman n'arrive jamais à poser son geste. Même en quittant la Casa Occidentale après avoir enfermé les autres habitants, il refuse de faire un choix, soit de participer activement à la révolution qui éclate ou de combattre ce mouvement révolutionnaire. Il refuse de choisir, il s'enfuit afin d'éviter un choix qui lui sera imposé s'il reste.

Dans Salut Galarneau!, on retrouve une attente, mais cette fois, c'est un cheval, Martyr, qui reste debout sous un arbre la journée longue, "seul au bout du champ, à l'ombre d'un orme énorme, sur ses pattes comme sur quatre piquets ..."[28] Martyr est trop vieux pour travailler, "mais personne n'avait le courage de l'achever, il mourait de vieillesse à quinze ans."[29] Il ne fait qu'attendre la mort, tout comme les habitants de la Casa Occidentale, qui se décomposent, en attendant la venue de la mort. Un peuple vaincu ne peut espérer échapper à sa condition d'assujettissement, il ne peut que subir et attendre la mort. Il n'est même pas question de vivre, mais seulement de subsister: "Ce peuple est silencieux tout l'hiver. L'été venu, il a désappris à parler. La lutte est simple; ne pas avoir froid. Les uns boivent du

---

[27]Jacques Godbout, L'Aquarium (Paris: Editions du Seuil, 1962), pp. 32-33.

[28]Jacques Godbout, Salut Galarneau!, p. 24.

[29]Ibid., p. 43.

genièvre chaud, les autres dorment, hivernant à coeur d'année."[30]

La condition d'asservissement, d'impuissance, de 'prisonnier à ciel ouvert', ne demeure pas simplement un fait extérieur imposé par autrui, elle pénètre ce peuple vaincu tellement que ce dernier l'intériorise au point de la laisser influencer son pouvoir de communication. Ce peuple hésite à se servir de certains mots; "il est des mots que nous avons bannis de toute conversation: dignité, justice, liberté--comme s'il s'agissait de fruits exotiques qui n'ont pas leur place dans un plateau de ce salon."[31] Comment se servir de mots qui désignent des conditions inexistantes? Même quand ces gens réussissent à se parler, ils ne s'écoutent même plus, chacun étant trop préoccupé de ses propres idées. Telle est la situation présentée dans <u>Le couteau sur la table</u> quand le narrateur parle des discussions auxquelles il a participé à l'Expresso Bar:

> ... nos conversations n'en demeuraient pourtant pas moins des monologues qui vivaient le temps d'un souffle entre deux gorgées de bière ou de café chaud ... (Tous ensemble à aboyer comme des autruches maigres, vivant en bande, battant l'air de nos terribles moignons, l'oeil vif, mi-inquiets, mi-dépités:) 32

Mais bientôt la situation s'aggrave, à tel point que la communication est impossible, les mots perdant toute signification :

> ... les mots n'ont bientôt plus de sens. Les phrases perdent lentement leur contenu, c'est une cornue qui goutte à goutte se vide, le mot ne veut plus rien dire, il n'est que son. 33

---

[30]Jacques Godbout, <u>Le couteau sur la table</u>, p. 56.

[31]Jacques Godbout, <u>L'Aquarium</u>, p. 106.

[32]Jacques Godbout, <u>Le couteau sur la table</u>, p. 108.

[33]Jacques Godbout, <u>L'Aquarium</u>, p. 57.

Cette incommunicabilité entre subjugués détruit tout espoir de s'entraider et d'échapper à cette situation désespérante.

En somme, la condition de ce peuple canadien-français se définit en un mot: colonisé, un phénomène qui est "quasi impossible de saisir tant les apparences meurtrières et l'intégration subtile le dissimul(ent)."[34] Gaston Miron définit cette condition comme étant déshumanisante:

> L'homme, ici, dénaturé c'est-à-dire coupé de ses liens écologiques de droit, déculturé c'est-à-dire aliéné à sa culture, se trouve dans une situation coloniale: sa déshumanisation. 35

C'est là le grand phénomène qui englobe tous les maux de ce peuple qui ne réussit pas à écrire une vraie littérature québécoise diversifiée. Un peuple sans pays, ne peut pas espérer écrire une littérature nationale. Ce que dit Miron au sujet de la poésie peut s'appliquer, aussi, à la littérature en général:

> Pour s'épanouir, une poésie a besoin d'une terre, d'un espace, d'une lumière, d'un climat, d'un milieu où elle plonge ses racines ... le sort de notre poésie est intimement lié au sort même réservé au fait ethnique qui la porte. 36

Le 'Québec' n'existait pas avant les années cinquante. Ce peuple dépossédé de son pays en 1760 n'a pas encore su se retrouver, il n'a pas encore su se créer un nouveau pays.

La condition de colonisé implique un manque de liberté, liberté qui est essentielle à l'acte d'écrire. Comment "vivant en pays occupé

---

[34] Gaston Miron, "Un long chemin," L'homme rapaillé (Montréal: Les presses de l'Université de Montréal, 1970), p. 114.

[35] Ibid., p. 119.

[36] Gaston Miron, "Situation de notre poésie," L'homme rapaillé (Montréal: Les presses de l'Université de Montréal, 1970), p. 97.

... avoir une écriture libre?"[37] L'absence de liberté chez un peuple empêche nécessairement l'existence d'une littérature libre. Ainsi, un écrivain canadien-français faisant partie d'une société colonisée, ne peut jamais espérer écrire une littérature libre, une vraie littérature diversifiée.

Si un peuple est colonisé, il n'a pas de pays, il ne peut pas s'identifier, se nommer puisqu'on se détermine à partir du pays qu'on reconnaît comme le nôtre. Par exemple, un homme qui s'identifie à la France est un Français; celui qui s'identifie à l'Allemagne est un Allemand. Mais comment qualifier cet homme du Canada qui est d'origine française. Il n'existe pas un pays 'Canada français', il n'existe que le Canada. Mais cet homme ne se veut pas Canadien--il ne peut s'identifier à ce pays--son pays n'existe pas--il ne peut pas se nommer. Il existe chez cet homme un manque de conscience nationale, car une conscience nationale n'existe que s'il y a une nation. De plus, l'incommunicabilité accroît ce manque d'identité puisque le peuple ne peut pas se parler pour tenter de se définir. Le sens social manque à ce peuple canadien-français.

A cause de ce manque d'une conscience nationale, on ne réussit pas à s'identifier, ainsi on ne peut pas être reconnu par autrui. La plupart des peuples colonisés ont au moins une identité physique qui les met à part, qui les distingue de leur oppresseur. A partir de cette marque, ils peuvent commencer à se reconnaître, même s'il leur manque

---

[37] Jacques Godbout, "Ecrire," Liberté, 13, No. 4-5 (1971), pp. 143-144.

une conscience nationale. Cependant pour le Canadien-français, c'est bien là son problème; il n'a aucune identité qui lui soit propre:

> ... peu à peu émerge de ma conscience le Problème: si j'avais la peau noire, le nez sémite! Mais voilà de grandes cultures universellement reconnues! Je parle français en Amérique, c'est là la grande connerie, la faute ... 38

Très souvent, on ne distingue pas le Canadien-français de l'Américain: "vous êtes du Canada? Comment faites-vous pour ne pas être Américains?"[39] Ce manque de distinction précise à l'égard de l'identité de ce peuple empêche la création d'une littérature nationale.

Néanmoins, puisque la littérature est intimement liée à la situation socio-politique, une littérature québécoise diversifiée peut exister. Cependant, cela n'est possible que si un changement socio-politique, un changement national, advient. Toutefois, ce changement national nécessite la participation des écrivains:

> ... aucune révolution authentique n'est possible sans une sorte d'explosion de la conscience collective, de sa conscience PARLANTE 40

> Le PROJET NATIONAL d'un Etat laïque, socialiste et indépendant, devient un jour PROJET LITTERAIRE. Puisque la redondance (littéraire) se prête bien aux discours ambitieux; puisque surtout la vie culturelle, l'âme d'un peuple anime la littérature nationale et vice versa. 41

Cette 'conscience PARLANTE' dont parle Michèle Lalonde signifie évidemment les écrivains; selon elle, une révolution socio-politique ne peut

---

[38] Jacques Godbout, Le Couteau sur la table, p. 71.

[39] Ibid., p. 44.

[40] Michèle Lalonde, "Les écrivains et la révolution," Liberté, 13, No. 2 (1971), p. 22.

[41] Jacques Godbout, "Ecrire," Liberté, 13, No. 4-5 (1971), p. 145.

s'effectuer qu'avec la participation active des écrivains. Et selon Godbout, le PROJET NATIONAL devient nécessairement une activité littéraire à laquelle les écrivains s'engagent. Pour accomplir un changement dans le PROJET NATIONAL, il doit y avoir un changement dans la littérature. Ce changement littéraire se précise dans le PROJET LITTERAIRE du Québec. L'acte d'écrire est le seul acte positif et possible qui permette au peuple québécois colonisé de se dépasser. Et c'est à cet acte, à ce projet que Godbout s'engage.

CHAPITRE II

L'ECRITURE ET LE SOCIAL

"Je me mis à regarder autour de moi, et en moi, avec d'autres yeux; je me mis à déchiffrer avec voracité ma réalité ambiante, à m'expliquer et à vouloir expliquer le monde dans lequel je vivais." [1]

Dès les années soixante, la question essentielle qui se pose au peuple du Canada français est "de savoir s'il va s'inscrire dans l'Histoire ... ou s'il va rester, comme depuis la conquête, un peuple heureux, colonisé, bien nourri, à l'abri des conflits."[2] Cette question se pose tant au plan socio-politique que littéraire. Avant 1960, ce groupe d'hommes, sans pays, ne possède pas de conscience nationale; l'ensemble de ses écrits littéraires ne crée pas une vraie littérature nationale diversifiée. Ce peuple sans Histoire ne constitue qu'une foule anonyme, sans visage, sans identité; le monde ignore la présence d'un groupe distinct au Canada français. Après deux cents ans de soumission et de non-existence, le peuple du Canada français se dit que "c'est temps que ça change." Une transformation dans la vie socio-politique et littéraire est indispensable afin de modifier la situation désespérante au Canada français.

Un grand renversement politique inaugure la révolution tranquille dans la vie socio-politique du Canada français. Le règne duplessiste s'écroule sous la réussite électorale du parti Libéral. Dès lors, la

---

[1]Gaston Miron, "Un long chemin," L'homme rapaillé (Montréal: Les presses de l'Université de Montréal, 1970), p. 114.

[2]Jacques Godbout, "Notre libération," Liberté, 14, No. 3 (1972), p. 32.

nouvelle administration de cette province canadienne s'affirme en tant qu'unité plus indépendante, affirmant le Québec. La création de plusieurs organismes aide à faciliter l'affirmation d'une nouvelle existence de ce peuple canadien-français, tels que le Ministère des Affaires Culturelles, l'Office de la langue française, le Conseil des Arts du Québec. Le monde, ainsi que le peuple canadien-français, s'éveillent à la naissance de l'homme québécois, le fils perplexe du zouave canadien-français.[3]

Toutefois, on devra attendre plusieurs années avant qu'une nation mondiale reconnaisse et affirme ouvertement l'existence du peuple québécois. C'est en 1967, pendant l'année du centennaire du Canada, que le Général Charles de Gaulle rendant visite au Québec proclame l'existence du peuple québécois: "Vive Montréal! Vive le Québec! Vive le Québec libre!" Le peuple canadien-français possède dès lors un visage, le visage du Québec. Ce peuple autrefois inconnu, sans identité, loue ces paroles si osées et se les appropie:

> Moi, monsieur, j'étais canadien (sic) from coast to coast, mais quand j'ai entendu ça, ça m'a fait l'effet d'une décharge électrique, pis je me suis réveillé Québécois! [4]

De plus, ces gens constatent l'importance internationale que ces mots

---

[3]Godbout définit le zouave canadien-français comme étant celui qui "adore les costumes, les paroles, la musique, les majorettes, les rassemblements, la bière, la chasse, les causes désespérées, les grèves sans coups de feu, les discours patriotiques, les voyages organisés, les bingos, le hockey et la télévision." Ibid., p. 31.

[4]Claude Levac et Françoise Loranger, Le Chemin du Roy (Ottawa: Les Editions Leméac, 1969), p. 110.

auront à l'égard de leur existence: "Le monde va savoir qu'on existe!"[5]

L'approbation d'autrui est essentielle afin que ce peuple puisse se prononcer, puisse exister. Jacques Godbout traduit cette situation dans son livre L'Aquarium. Le Danseur demande au narrateur son approbation pour ramper, c'est-à-dire, pour exister. Ce premier se voit impuissant de pouvoir ramper, de pouvoir exister sans l'assurance d'autrui:

> ... devant moi (le narrateur) tremble ... un homme (Le Danseur) qui veut que je l'assure de son existence--un escargot qui veut que je lui dise de ramper, que c'est ce qui le sauvera sûrement. Vladimir voulait que je lui dise de ramper mais pourquoi ce besoin de l'approbation d'un autre membre de l'humaine race? 6

Selon Sartre, l'homme n'existe que par le regard d'autrui; selon Godbout, l'homme québécois n'existe que par l'approbation d'autrui. Politiquement, le Québec doit être reconnu par d'autres pays, afin qu'il puisse exister. La France en la personne du Général a affirmé l'existence du Québec. Le Général a su exprimer en trois mots l'idéologie de la révolution tranquille: le Québec, un pays indépendant. Cette idéologie toutefois subsistait depuis quelques années déjà, mais elle n'avait pas jusque-là, reçu l'approbation d'autrui pour lui assurer son existence.

Tout comme la vie socio-politique de ce peuple autrefois dépossédé a subi un grand renversement, un changement se laisse percevoir dans la vie littéraire, particulièrement chez les romanciers. Plusieurs d'entre eux tentent d'aborder une approximation littéraire de cette nouvelle identité de l'homme québécois. Jacques Godbout espère, par ses écrits romanesques, définir l'identité et la condition de ce nouvel homme,

---

[5] Idem

[6] Jacques Godbout, L'Aquarium, pp. 50-51.

de cet homme québécois. Ses oeuvres romanesques se rangent non parmi les romans classiques d'autrefois, mais font partie intégrante de ce nouveau genre littéraire qu'on a qualifié de 'nouveau roman'. L'auteur ne tente pas de suivre les structures figées d'autrefois, ayant par exemple une intrigue bien développée, le résultat d'une suite chronologique d'événements; il présente plutôt la pensée tant soit peu hasardeuse et incohérente de son narrateur. De plus, chez Godbout, il se fait constamment un 'double jeu': le lecteur suit simultanément la pensée de deux individus, la pensée du narrateur et la pensée de l'auteur.

En écrivant son roman, Le couteau sur la table, il souhaite se rapprocher de ce nouveau phénomène de l'homme québécois, qui commence à se laisser percevoir:

> L'expression de ces identités nouvelles est encore forcément inexacte; c'est pourquoi Le couteau sur la table ne prétend pas être autre chose qu'une approximation littéraire d'un phénomène de ré-appropriation du monde et d'une culture. [7]

Cet écrivain tente de re-définir la condition de ses confrères en tant qu'hommes et en tant qu'hommes québécois; le résultat d'une métamorphose de l'homme canadien-français. Godbout essaie d'expliquer la situation ambigüe du nouvel homme québécois dans son Introduction à son roman Le couteau sur la table:

> ... le récit, par ce qu'il ne dit pas, marque une autre rupture: aujourd'hui il est des choses, des événements, des faits qu'un Canadien-français ne veut plus expliquer (il ne s'agit pas de lassitude, mais à force de s'expliquer on oublie de vivre). [8]

Godbout se rend compte que la conscience générale du Québec se réveille et qu'une révolution se prépare. Cette nouvelle révolution vise à affirmer l'existence indépendante de ce peuple toujours inconnu de l'His-

---

[7] Jacques Godbout, Le couteau sur la table, Introduction.

[8] Idem

toire; toutefois cette deuxième révolution aura une plus grande envergure que la précédente.

Mais afin de préciser cette identité et cette condition de l'homme québécois, Godbout, en tant qu'écrivain, doit suivre un cheminement défini. Il doit premièrement CONSTATER la situation de l'homme québécois; deuxièmement, il ne doit pas hésiter à NOMMER cette condition; et troisièmement, il doit ASSUMER cet état d'être afin de poser son seul acte valable, l'acte d'écrire. Tout comme cet écrivain, qui espère écrire une littérature québécoise, doit passer par cette série progressive, l'homme qui aspire à être Québécois doit faire de même.

Afin de constater la vraie condition de ce nouvel homme québécois, Godbout doit poser son regard hors de soi. Ce regard, similaire à une pellicule dans un appareil photographique, enregistre le monde extérieur. Cet écrivain, comme tout écrivain, doit se détacher complètement de son être afin de percevoir objectivement l'homme québécois et la situation dans laquelle ce dernier se retrouve.

A la suite de ce regard objectif Godbout ne peut pas tarder à démythifier et démystifier l'homme décrit dans la littérature canadienne-française. Autrefois, des mythes créés et propagés dans cette littérature semblaient indispensables à la continuation de cette race de vaincus: ce peuple n'existait que de ces (ses) illusions. Godbout, dans son roman, Le couteau sur la table, discute de cette nécessité qu'éprouvait le peuple canadien-français à l'égard de la propagation de ces mythes:

> Nous entreprenions le processus le plus simple: détruire un mythe, le remplacer par un autre. C'étaient les conditions même de la création. Gauthier dans son grand cahier d'écolier, rayé de traits bleus, écrivait suivant la calligraphie imposée par un transparent aux enfants brouillons
> Le fleuve Saint-Laurent est le plus beau fleuve du monde
> . . . .

> ligne après ligne phrase après phrase cette même affirmation le fleuve Saint-Laurent est le plus comme pour créer un envoûtement du monde cette formule le fleuve Saint-Laurent magique est le plus beau fleuve répété inlassablement du monde le fleuve des pages et des pages jusqu'aux Laurentides des nuits d'application d'affirmation heureuse. Mythe après mythe. 9

Ces mythes ne faisaient que réaffirmer l'existence mythique d'une race grandiose de Canadiens-français qui espéraient oublier la défaite de 1760. Au besoin, chaque mythe était remplacé par un autre; par exemple, ce mythe que les Canadiens-français étaient une race supérieure et grandiose fut, au besoin, remplacé par cet autre qui affirmait l'assujettissement du peuple par autrui, ce dernier étant complètement responsable de la situation persistante.

A maintes reprises, on tenait à prouver l'existence de cette situation mystique--tel qu'espéraient le faire les jeunes faux-révoltés qui fréquentaient l'Expresso Bar dans Le couteau sur la table: "Du matin au soir nous cherchions avec entêtement les signes de l'asservissement l'indice récent de l'abrutissement général, jusque dans les statistiques, les almanachs, les horoscopes."[10] Mais aussitôt que l'écrivain pose son regard hors de soi, il constate que la condition de cet homme canadien-français est mythique. Que ce dernier est tout aussi responsable de la situation existante que son vainqueur. Godbout le dit avec force dans son article intitulé, "La haine": "l'ennemi de la nation canadienne-française est la nation qui l'a conquise et ses serviteurs."[11] Ainsi commence le processus de démythification et de démystification de la

---

[9] Ibid., p. 119.

[10] Ibid., p. 110.

[11] Jacques Godbout, "La haine," Parti-Pris, 2, No. 3 (novembre 1964), p. 21.

condition de l'homme canadien-français afin de pouvoir affirmer la condition de l'homme québécois.

Gilles Marcotte discute de cette démystification comme d'un "dégonflage des grands thèmes nationalistes". L'écrivain, en posant son regard hors de soi, perçoit l'homme québécois tel qu'il est et non comme ce dernier se pensait et espérait être. Jacques Godbout, par l'intermédiaire de François Galarneau (Salut Galarneau!), exprime la situation telle qu'il la constate et la comprend en regardant autour de lui:

> Je reste des grandes journées longues comme des régimes de bananes à me souvenir; puis d'autres, à regarder devant moi, autour de moi ... Des saloperies, des sacrements d'égoïsteries. ... Des salauds partout. Ecoutez-moi, j'ai pas fini, ça vous gêne que je vous le dise qu'on est des salauds comme les autres? ... Sacrement, mes enfants, on n'est pas beaux, pas beaux du tout ... On est des minables, la belle société! des parasites ... C'est tout ce qu'on sait faire, nous autres, de bonnes blagues, pour oublier qu'on est des écoeurants. [12]

Godbout-Galarneau, en posant son regard hors de soi, reconnaît que la condition de l'homme québécois est non simplement une condition d'exploité et d'assujetti par autrui, mais que ce premier est aussi responsable de sa condition. Galarneau a réussi, par opposition aux autres personnages godbouistes dans ce roman, à constater la vraie condition de l'homme québécois. Il n'y est parvenu qu'après avoir commencé à écrire. Car, afin d'écrire, il a dû s'arrêter pour regarder--ce que les autres n'avaient pas encore songé faire. Jacques (Salut Galarneau!) étant tellement épris de sa profession de scripteur et de son désir de se distraire et de s'amuser, ne s'arrête pas pour examiner sa propre condition. D'autre part, Marise est trop superficielle pour essayer de sonder une définition de sa vie. Elle ne veut que vivre le moment présent avec autant de plaisirs sensuels possibles,

---

[12] Jacques Godbout, Salut Galarneau!, pp. 85-86.

sans s'occuper des autres, elle ne pense qu'à soi, c'est l'égoïsme pur. Ainsi, pour ces deux personnages, il est impossible qu'ils songent même à porter leur regard hors de soi afin de pouvoir constater leur condition actuelle.

Ce regard de l'écrivain posé hors de soi n'est pas suffisant pour constater entièrement la condition de l'homme québécois; l'écrivain doit aussi poser son regard en soi, puisqu'il est avant tout un homme d'ici.

> Le créateur plus que toute autre personne doit non seulement se situer vis-à-vis de l'homme d'ici mais encore être, lui aussi, un homme pleinement d'ici. 13

En faisant cet acte d'introspection, l'écrivain peut alors s'approcher de son être, et non se limiter aux faits purement extérieurs. Ce retour en soi lui permet de se voir tel qu'il est, de se reconnaître et de se comprendre. Il peut alors réussir à faire un inventaire de soi, tout comme le fait François Galarneau:

> Je fais l'inventaire de mon âme: il y a accroché dedans des romans à quinze cents, des agents X-13, des peignes en écaille, des pochettes odoriférantes, des porte-clefs sexés, des ouvre-bouteilles allemands, des capotes anglaises, des couvre-chefs en plastique beige dans des enveloppes jaunes, des puzzles carrés avec des chiffres, des décalques de Batman, des plombs pour carabine tchèque, des menthes contre la mauvaise haleine, des saint-christophe aimantés à placer sur un dash, des fleurs de papier japonaises dans des coquilles collées, qu'on laisse éclore dans un verre d'eau chaude, des mouches artificielles pour la pêche, des rêves grands comme l'océan, des envies de partir, de sacrer le camp. 14

Tous ces objets sont insignifiants tels quels, mais dans ce texte ils sont des signifiants qui résument la vie de ce personnage godbouiste.

---

[13] Jacques Godbout, "L'engagement et le créateur devant l'homme d'ici," Liberté, 5, No. 3 (mai-juin 1963), p. 235.

[14] Jacques Godbout, Salut Galarneau!, p. 57.

Pour Galarneau, la littérature se limite à une lecture de roman d'aventure, d'espionnage, c'est-à-dire à une littérature populaire d'échappement. Sa préoccupation pour son apparence physique se traduit par la présence de quelques objets tels que des peignes en écaille, des menthes contre la mauvaise haleine et différents vêtements. Des porte-clefs sexés démontrent l'attitude de l'homme canadien-français à l'égard du sexe: il en est obsédé et désire s'en rapprocher, mais il doit le faire discrètement à cause des enseignements religieux qui tentent de refouler cette tendance humaine. La religion est réduite à la présence d'une statue aimantée de Saint-Christophe. Les autres objets, tels que les puzzles carrés et les fleurs de papier, représentent les tentatives de cet homme de se distraire. Dans son roman D'Amour, P.Q., Godbout explicite cette nécessité qu'éprouve l'homme canadien-français de s'évader. Cet homme, obligé d'accomplir un travail qu'il n'aime pas, ressent le besoin de se divertir le soir: "les marchands de pacotille ... comptent que tu (l'homme canadien-français) t'ennuies le jour pour te vendre des attrape-nigauds le soir."[15] Telle est la définition de l'homme québécois que Godbout-Galarneau aborde dans le roman Salut Galarneau!.

Ce regard introspectif n'est pas suffisant en soi pour atteindre à une connaissance approfondie de la situation québécoise. Godbout présente ce point de vue dans son roman Salut Galarneau!. François veut s'isoler complètement en s'emmurant dans sa maison, afin de mieux réussir ce repliement sur soi. Mais cette situation d'isolement ne suffit pas à lui permettre de constater entièrement la condition de l'homme québécois. François ressent le besoin de retourner dans le monde et de poser

---

[15] Jacques Godbout, D'Amour, P.Q., p. 138.

non seulement son regard en soi mais hors de soi. Ces deux regards permettent à l'individu de reconnaître et de comprendre la condition de l'homme québécois ainsi que sa propre condition, puisqu'il ne peut pas y échapper:

> ... les racines québécoises deviennent peu à peu les lianes et l'on est tôt ou tard enfermé dans le corral de la Belle Province, tournant en rond derrière le Mur des Lamentations du Québec comme des chevaux sauvages promis aux chiens du docteur Ballard. 16

Le regard hors de soi et le regard en soi sont tous deux essentiels pour sonder la réalité sociale et la vérité humaine. En outre, ces regards permettent à l'écrivain une prise de conscience individuelle.

Une fois que l'écrivain constate la condition de l'homme québécois, il doit ensuite tenter de la nommer, de la définir; de dire les choses telles qu'elles sont, de ne plus les masquer; de dire plutôt que de décrire la situation actuelle de l'homme québécois. Godbout précise ce rôle de l'écrivain dans son article, "Du même auteur":

> ... nous avons comme tâche de NOMMER. C'est dire les choses comme ELLES sont, dans leur prolongement, leur devenir, leur réalité. 17

Au lieu d'écrire "le premier ministre du Québec rentre d'un voyage de New York où il a rencontré des financiers, des industriels et des hommes d'affaires,"[18] on devrait écrire: "Robert Bourassa est rentré de New York où il a rencontré des usuriers, des capitalistes et des requins."[19]

---

[16] Jacques Godbout, "Ecrire," Liberté, 13, no. 4-5 (1971), p. 139.

[17] Jacques Godbout, "Du même auteur," Liberté, 13, No. 1 (janvier-février 1971), p. 17.

[18] Idem

[19] Idem

Si l'écrivain espère définir la condition de l'homme québécois, il doit dire les choses comme elles sont, sans camouflage. Jacques Godbout réussit à nommer, à dire la condition québécoise dans ses romans, en particulier dans ses deux derniers romans, Salut Galarneau! et D'Amour, P.Q..

Son premier roman, L'Aquarium, expose la situation québécoise en fonction d'un climat étranger:

> L'histoire ne se situait nulle part, ou alors dans un lieu qui ressemblait à l'Ethiopie, à Haïti, au Mexique, un ailleurs chaud, loin du Québec, un pays de mission puisque Québécois, nous devions convertir l'univers ... [20]

La situation romanesque reflète la situation au Québec. Un groupe de gens, les habitants de la Casa Occidentale, impuissant à sortir de sa situation d'emprisonnement, ne fait que se détériorer. Cette détérioration est traduite par l'omniprésence de la pluie et de la boue qui s'introduisent partout: "La pluie a transformé l'immeuble en une masse gluante."[21] Ces gens se sont tellement décomposés qu'ils ne reconnaissent même pas la possibilité d'améliorer leur condition d'inexistant, c'est-à-dire, la possibilité de participer à la révolte qui s'organise. Au lieu de cela le Monsignore les prépare inefficacement à combattre cette révolte libératrice: "Monsignore a mis sur pied la milice de la Casa. A six heures du matin gymnastique, puis messe chantée et dialogue puis petit déjeuner à la bière et au jambon avec, le dimanche, des anchois."[22] La situation de ces gens de la Casa Occidentale exprime la situation décadente des Canadiens-français au Québec depuis la conquête de 1760,

---

[20] Jacques Godbout, "Ecrire," Liberté, 13, No. 4-5 (1971), p. 142.

[21] Jacques Godbout, L'Aquarium, p. 32.

[22] Ibid., p. 54.

il y a déjà plus de deux cents ans. Mais Godbout ne fait que 'décrire' une situation dérisoire qui fait allusion à la situation du Canada français; mais il refuse de se prononcer définitivement, de NOMMER précisément la situation telle qu'elle est. De plus, Godbout n'aborde pas une solution possible: soit que les gens qu'il dépeint soient impuissants et incapables d'agir, ou soit que Godbout lui-même ne puisse voir de solution au problème. Mais comment peut-on espérer que l'auteur trouve une solution quand il n'arrive pas à préciser, à NOMMER le problème. Godbout a peut-être constaté la condition de l'homme au Canada français mais dans son premier roman il ne réussit pas à la dire, il tente de la décrire en fonction d'une allégorie.

Dans son deuxième roman, Le couteau sur la table, Godbout ne se sert plus d'une situation si étrangère à la vie québécoise. Cette fois, il situe son récit au Canada: dans l'ouest du pays ainsi qu'à Montréal. Le narrateur, un Canadien-français, a une amante canadienne-anglaise qui est tout à fait insensible et insouciante de la situation québécoise. Cependant, le non-héros[23] ne se définit qu'à partir de sa compagne canadienne-anglaise, Patricia:

---

[23]"L'écrivain du Québec s'est contenté de 'personnages principaux'. Ainsi en 1959, préfigurant la libération des esprits, Bessette publia un roman, Le Libraire, dont le personnage principal justement allait devenir l'archétype des non-héros romanesques de la révolution tranquille. Je ne dis pas anti-héros; il nous en eut fallu déjà pour les pouvoir contrer. Chacun de ces non-héros, sous la plume d'une trentaine d'écrivains, fit depuis le récit du mélodrame québécois." Jacques Godbout, "Les livres: une injonction contre la vie," Le Maclean, 13, No. 9 (septembre 1973), p. 12.

> (Encore aujourd'hui je (le narrateur canadien-français) n'arrive pas à m'expliquer ce besoin que j'avais d'une femme qui me fut à ce point étrangère. A cette époque d'ailleurs je me plaisais à répéter machinalement en baisant la pointe de son sein: une peau nordique, puis promenant mes lèvres sur son visage: des yeux du nord, des cheveux d'un blond nordique, une langue du nord, comme si pour le prix d'un tel mannequin j'allais pouvoir m'achêter une identité.) 24

Quand Patricia décide de quitter le narrateur, ce dernier est complètement désolé et égaré. Tout son être est bouleversé puisqu'il est incapable de se définir sans la présence de cet être étranger:

> Je n'allai ni au travail, ni retrouver l'équipe: je me précipitai dans notre San Francisco, j'y dormis profondément, épuisé, essoufflé, la tête pleine de goélands, les yeux scellés par des histoires à dormir debout, dans les oreilles les récits de Pierre Loti et des odeurs de baleine bleue ... (... la ville vécut vingt heures pendant lesquelles son image ne sut remplacer les plages rêvées de l'anse-aux-sables. Je dormais tantôt à poings fermés, tantôt comme un veillard nerveux. Mais on aurait pu rayer Montréal de la carte, aplanir la montagne, je ne m'en serais point aperçue.) 25

L'identification du narrateur ne se fait qu'en contraste avec autrui, cet individu qui ne lui ressemble point, à vrai dire son antithèse. Néanmoins, le narrateur réussit à se nommer en tant que Canadien-français, un être vaincu et exploité par son vainqueur, un homme dépossédé de son pays et ainsi sans identité.

Avec son troisième roman, Salut Galarneau!, Godbout redéfinit la condition de l'homme québécois, mais cette fois, sans aucun recours à des éléments étrangers. Son récit se déroule au centre même de la province de Québec: "Géographiquement parlant, le stand de Galarneau est situé dans l'Île Perrot, à côté de Montréal: Me voilà donc en plein Québec."[26]

---

[24] Jacques Godbout, Le couteau sur la table, p. 36.

[25] Ibid., p. 130.

[26] Jacques Godbout, "Ecrire," Liberté, 13, No. 4-5 (1971), p. 142.

C'est la première fois dans son oeuvre romanesque que Godbout précise la condition du Québécois en se servant du Québec et de Québécois. Dès la première page du roman, son personnage principal se nomme en tant que Québécois: "je dois être leur premier Québécois, leur premier native."[27] En se rapprochant physiquement de son pays, Godbout réussit à s'approcher inévitablement des valeurs québécoises. Godbout choisit de présenter la vie journalière d'un Québécois qui se perçoit en tant que serviteur du pays, de son vainqueur, en tant qu'homme assujetti et dépossédé. Mais cette fois, ce narrateur godbouiste accepte d'être responsable de sa condition de vaincu et de colonisé. Il ne jette pas sa part de responsabilité sur son vainqueur, comme le faisaient les faux-révoltés de l'Expresso Bar dans Le couteau sur la table.

Dans D'Amour, P. Q., le dernier roman godbouiste publié, l'écrivain délimite davantage l'endroit où se passe l'histoire--dans un appartement montréalais. A vrai dire, Montréal est la ville centrale de la condition québécoise puisque c'est dans cette ville qu'on ressent forcément le besoin de se NOMMER à cause de la présence croissante des Anglais. C'est aussi la première fois que l'auteur précise le nom du pays dont il s'agit--le Kébek. Il est vrai que dans son troisième roman Godbout parle d'un Québec, mais cet endroit diffère essentiellement du KEBEK qui existe dans son dernier roman. Le Québec est cet endroit où le Canadien-français a commencé à percevoir sa propre condition d'assujetti mais ne veut et ne peut y échapper; on s'y résigne. Au KEBEK, on ne tente plus de se fuir mais on accepte d'y plonger: de plonger au coeur même de son existence afin de

---

[27]Jacques Godbout, Salut Galarneau!, p. 13.

vivre dans son pays, le KEBEK.

En nommant la condition de l'homme québécois dans la littérature, l'écrivain précise et donne une existence à ce peuple, à ce "peuple que l'Histoire ... celle qu'on nous enseignait à l'école, avait complètement oublié."[28] Un peuple sans pays et sans Histoire peut maintenant exister par la littérature qui affirme son existence. "Nous apprenons à nommer c'est-à-dire à faire exister ... ce qui nous entoure."[29] Ce besoin de nommer est explicité dans le roman Le couteau sur la table: "la grande l'épuisante peine que nous prenions à tout vouloir nommer! défaites et pays!"[30] C'est précisément en nommant ces choses, autrefois masquées, que l'écrivain donne alors naissance à un pays et à son peuple: au Québec et aux Québécois. En ayant une existence définie, le peuple, en se nommant, ne tente plus d'échapper à sa condition: "Etre capable, un jour, de se nommer sans rougir, dire simplement ce que nous sommes et accepter enfin d'en vivre ..."[31] Se nommer pour exister.

Mais ce n'est pas tout de constater et de nommer la condition de l'homme québécois; il faut aussi accepter de vivre de cette vie. L'écrivain, en tant qu'homme québécois, ne peut pas espérer échapper à sa condition: "... ce que tout jeune québécois qui veut devenir écrivain doit savoir, c'est qu'on n'échappe pas à sa condition de Québécois."[32] Afin

---

[28] Jacques Godbout, D'Amour, P.Q., p. 126.

[29] Jacques Godbout, "Ecrire," Liberté, 13, No. 4-5 (1971), p. 145.

[30] Jacques Godbout, Le couteau sur la table, p. 110.

[31] Françoise Loranger, Double Jeu (Ottawa: Les Editions Leméac, 1969), p. 19.

[32] Jacques Godbout, "Ecrire," p. 138.

de pouvoir s'exprimer en tant qu'homme québécois dans ses écrits, l'écrivain doit prendre sur soi sa condition québécoise. Ce n'est plus simplement une question de reconnaître et d'affirmer l'existence de l'homme québécois, mais l'écrivain doit se regarder en fonction de lui-même et accepter sa québécitude. Il doit prendre sur soi sa propre identité.

Jacques Godbout traduit dans son oeuvre romanesque les différentes réactions possibles après qu'un individu a constaté l'existence de l'homme québécois. Une telle réaction est de refuser d'assumer la condition comme sienne; ce refus empêche l'existence de l'homme québécois et la possibilité de poser un acte. Godbout traduit cette réaction dans son roman L'Aquarium. Le narrateur, le personnage principal du roman, refuse de se reconnaître, il est impossible pour ce personnage godbouiste d'agir, de faire un choix définitif. Il ne peut pas choisir d'être prisonnier avec les autres habitants de la Casa Occidentale; néanmoins, il ne peut non plus choisir de s'engager avec les autres révoltés. Il ne peut pas choisir. Dès que la révolte éclate, le narrateur s'enfuit.

Pour sa part, le narrateur dans Le couteau sur la table, démontre une deuxième réaction possible de la part d'un individu, une fois que celui-ci a constaté sa condition d'homme québécois. Ce personnage godbouiste, tout comme le narrateur dans L'Aquarium, refuse premièrement d'assumer sa condition d'homme québécois et s'enfuit aux Etats-Unis. Cependant, après quelques années de vagabondage, il revient dans son pays et accepte d'assumer sa condition. C'est seulement en acceptant d'assumer sa condition d'homme québécois, c'est-à-dire d'assumer sa propre condition humaine, qu'il peut alors exister et agir. Dès lors,

il est capable de poser son acte: de choisir, de "Choisir, à poings fermés."[33] Après avoir assumé sa condition, il doit choisir de rompre définitivement avec cet individu étranger qui lui semblait autrefois indispensable à son identité, cet individu qui refusait de reconnaître l'existence et la condition de l'homme québécois: "J'ai tout expliqué à Patricia; elle n'a pas compris ..."[34] Le narrateur choisit de s'engager dans la révolution politique, une révolution qui, il l'espère, le libérera de sa condition d'asservi. Le premier acte de son engagement politique est de détruire celle qui l'assujettissait, le forçait de rester vaincu. Son acte est un acte physique, un acte de révolté: une action négative et destructive, mais qui, il l'espère, aboutira à quelque chose de positif--sa libération.

Godbout présente, dans son dernier roman, un personnage tout à fait original, Thomas D'Amour. Ce dernier est lui aussi écrivain, mais par opposition à Godbout, D'Amour refuse sa condition de Québécois:

> MIREILLE: ... Mais vas-tu te promener toute ta crisse de vie le corps dans un sens, la tête dans l'autre? ... Vati falloir te mettre le nez dans sloche pour que tu vois douke tu viens?
> THOMAS: M'a te faire plaisir ... je suis un gars correct de la rue Chambord, correct?
> MIREILLE: Tu te moques de moi.
> THOMAS: Non Mireille, mais il y a des jours où le Kébek est comme une marque de cercueil, on te dépose dedans, on met un carcan au verrat, on te donne à manger deux épis de blé d'Inde et une tasse de bleuets, tu dois t'en contenter et fermer ta gueule, moi je n'aime pas l'idée de rester couché. 35

---

[33] Jacques Godbout, Le couteau sur la table, p. 157.

[34] Ibid., p. 155.

[35] Jacques Godbout, D'Amour, P. Q., p. 95.

D'Amour tente de justifier son refus d'assumer sa condition d'homme québécois en disant qu'il cherche l'homme universel.[36] Mais puisque Thomas D'Amour rejette sa condition de Québécois, il ne peut pas agir. Il échoue dans sa tentative d'écrire quelque chose de valable. Ce ne sera que quand sa secrétaire, Mireille, qui se reconnaît en tant que Québécoise, commencera à dicter le manuscrit au lieu de le taper, qu'une littérature libératrice s'écrira.

L'homme canadien-français peut réussir à assumer sa condition d'homme québécois en se repliant sur soi, en s'intériorisant complètement afin de se permettre ensuite de renaître, de se dépasser. Godbout décrit cette façon efficace dans son roman Salut Galarneau!. François Galarneau croit qu'il est nécessaire de se retirer de ce monde artificiel qui l'entoure et qui le détourne de son SOI. Il s'emmure dans sa maison afin de se retrouver, de s'intérioriser et d'assumer sa condition pour ensuite l'extérioriser en l'écrivant. En s'emmurant, il ne peut que se faire face; il ne peut plus essayer de s'enfuir par les moyens qui étaient autrefois à sa portée: "Je me suis dit: Galarneau, tu vas te clôturer, tu vas vivre face à toi-même ... Plus question de rêver, d'ethnographier, de voyager, de chanter ..."[37] Après quelque temps dans son huis clos, Galarneau se désintègre complètement. Il n'existe plus en tant qu'individu; il n'existe que par les annonces publicitaires à la télévision.[38] Toutefois, cette désintégration est positive puisqu'elle rend possible une renaissance de cet individu, qui lui permet ensuite de s'affirmer

---

[36] Idem

[37] Jacques Godbout, Salut Galarneau!, p. 124.

[38] Ibid., pp. 143-146.

davantage. François accepte et assume sa condition québécoise, ce qu'il n'avait pas réussi à faire avant son emprisonnement volontaire. Avant de s'emmurer, Galarneau avait constaté et nommé la condition de l'homme québécois mais il n'avait pas accepté d'assumer cette condition et d'en vivre. Mais après avoir subi une désintégration totale, Galarneau est prêt à vivre de cette vie québécoise, à réintégrer le monde actuel:

> ... je parcourrais les rues, j'embrasserais des enfants, je connaîtrais des femmes, je gagnerais des sous, je me pacterais d'un golfe à l'autre, et puis régulièrement, comme un vendeur de calendrier, je reviendrais m'enfermer ici, écrire, décrire, rire ce que j'aurais mangé, vécu, espéré ... [39]

A cause de cette acceptation de sa condition, il peut alors écrire, plus précisément VECRIRE: "Je sais bien que de deux choses l'une: ou tu vis, ou tu écris. Moi je veux vécrire."[40]

Une fois que Galarneau a dépassé ces trois étapes: de constater, de nommer, d'assumer la condition de l'homme québécois, il peut alors exister en tant qu'homme québécois et dès lors se dépasser, dépasser sa condition d'exploité, d'opprimé pour écrire une littérature nationale, une vraie littérature québécoise. Et puisque Godbout est le créateur de Galarneau, Godbout, lui aussi, a réussi nécessairement à parcourir ce cheminement des trois étapes afin d'écrire une vraie littérature québécoise.

C'est de même pour tout écrivain au Québec qui réussit à faire ce cheminement défini de CONSTATER, de NOMMER et d'ASSUMER. En étant alors Québécois, ces écrivains peuvent écrire une littérature qui est en soi "un acte, son action est une de dévoilement de l'aliénation et de son

---

[39] Ibid., pp. 153-154. [40] Ibid., p. 154.

dépassement."[41] Cependant, ces écrivains auront encore à évoluer afin de faire de cette littérature québécoise, non seulement une littérature libératrice mais aussi une littérature collective:

> Jusqu'à aujourd'hui le romancier québécois a rédigé ses écrits individuels comme autant de parties interchangeables d'un texte national; dans les années qui viennent il lui faudra, comme à tous les écrivains, trouver une façon de rédiger des textes québécois collectifs. [42]

Les écrivains québécois devront alors participer au PROJET LITTERAIRE QUEBECOIS, un projet collectif de libération.

---

[41]Gaston Miron, "Un long chemin," L'homme rapaillé (Montréal: Les presses de l'Université de Montréal, 1970), p. 119.

[42]Jacques Godbout, "Notre libération," Liberté, 14, No. 3 (1972), p. 36.

CHAPITRE III

LE PROJET LITTERAIRE COLLECTIF

"Ecrivains ... des êtres dont la fonction
est de créer une personnalité nationale."[1]

Vingt ans se sont écoulés depuis la première tentative de la part de quelques poètes au Canada français de se nommer et de faire un pays de leur pays inexistant. Ces écrivains refusaient de participer à la littérature prédominante de l'époque, cette littérature bourgeoise d'échappement qui était simplement un accessoire à la vie. Pour eux, la littérature devait témoigner de ce qu'ils étaient, de la connaissance qu'ils avaient de leur être et du monde, des relations qu'ils entretenaient avec lui, de leur sensibilité et de leur ambiance.[2] Ces écrivains espéraient propager cette nouvelle idéologie de la littérature tout en éveillant la conscience des autres écrivains ainsi que celle du peuple. Malgré leurs efforts forcénés, ces poètes ont dû attendre dix ans avant que leur mouvement littéraire révolutionnaire prenne de l'envergure avec la participation active des romanciers et des dramaturges.

Après 1960, plusieurs dramaturges et romanciers ont constaté la vraie condition de l'homme canadien-français en tant qu'homme colonisé, et de là ils ont pu prendre conscience de l'existence de l'homme québécois. Cette constatation de la part de ces écrivains leur a permis ensuite de préciser et de nommer cette présence québécoise et d'assumer

---

[1]Jacques Godbout, "Les mots tuent," Liberté, 6, No. 2 (mars-avril 1964), p. 140.

[2]Gaston Miron, "Situation de notre poésie," L'homme rapaillé (Montréal: Les presses de l'Université de Montréal, 1970), p. 95.



cette condition afin de la dépasser. Ayant reconnu leur dépendance coloniale, ces écrivains ne se sont pas contentés de s'y complaire; mais, ils se sont consacrés à changer cette situation qui empêchait l'expression libre d'un peuple. La façon la plus efficace d'effectuer un tel changement était d'éveiller la conscience du peuple. L'expression littéraire de l'étouffement de ce peuple colonisé se précisait avec la création du TEXTE NATIONAL québécois, un projet littéraire collectif:

> Dès 1960 ... un projet littéraire collectif naissait, celui d'un texte national auquel chacun allait collaborer, bon gré mal gré, souvent ne le sachant même pas, mais chacun sentant confusément qu'il fallait créer un Québec vraisemblable si l'on voulait qu'il y eut un jour un Québec vrai. [3]

C'est à ce projet que tous les écrivains du Canada français devaient participer afin de réaliser un changement dans la vie de l'homme canadien-français colonisé, et d'affirmer l'existence de l'homme québécois.

> Le TEXTE NATIONAL exige une recherche formelle dont le principal objectif est l'invention d'une langue littéraire qui corresponde à l'originalité du groupe national. Le TEXTE NATIONAL exige des sujets, des lieux, des paysages, des ancêtres, des intentions, des champs, des fleurs, des oiseaux, des thèmes, des naissances, des amours, des alcools, des voyages, des rêves MADE IN QUEBEC. [4]

En effet, une seule phrase englobe le fond et la forme de la littérature québécoise qui se définit par ce TEXTE NATIONAL: "VIVE LE QUEBEC LIBRE!" Cette phrase prononcée par le Général de Gaulle, lors de sa visite au Québec en 1967, définit la nouvelle trinité québécoise:

---

[3]Jacques Godbout, "Notre libération," Liberté, 14, No. 3 (1972), pp. 31-32.

[4]Jacques Godbout, "Ecrire," Liberté, 13, No. 4-5 (1971), p. 146.

Vie, Québec, Liberté. Le TEXTE NATIONAL proclame constamment la nécessité que le peuple du Canada français, autrefois asservi et dépossedé, doit maintenant non simplement subsister ni exister, mais ce peuple doit vivre dans son propre pays, le Québec, et que ce peuple doit être libre. L'écrivain qui désire participer au TEXTE NATIONAL doit s'occuper uniquement de cette nouvelle trinité; il doit renoncer à tout autre sujet:

> Ce que tout jeune écrivain québécois devrait savoir c'est qu'il renonce à Tout quand il commence à écrire, parce que son pays, sa jambe perdue, la gare centrale, le Mur, les forêts où sèche la neige, les lacs gris comme des truites, les trottoirs de Joliette, les couleurs de Montréal, le poisson de Trois Pistoles, tout cela ne peut se chanter qu'en trois mots, toujours les mêmes.
>
> VIVRE
> QUEBEC
> LIBRE [5]

Chaque oeuvre littéraire, que ce soit un recueil de poèmes, une pièce de théâtre ou un roman, afin de participer au TEXTE NATIONAL, doit annoncer l'existence de ce triangle, cet élément essentiel pour l'affirmation de la nouvelle identité de ce peuple autrefois vaincu et non-existant.

Ce peuple non-existant est entouré par un 'Mur de Lamentations' qui l'empêche de dépasser sa condition de subjugué. Godbout traduit cette condition dans son oeuvre Salut Galarneau!, quand il présente François qui est voué à rester un cuisinier du pays, sans pouvoir espérer devenir un ethnographe, un géographe, un sinologue ni un anthropologue. Tout écrivain, qui participe au TEXTE NATIONAL, s'acharne à démolir ce Mur de Lamentations qui entoure le Québec. La participation

---

[5] Ibid., p. 140.



de l'écrivain à cette entreprise de l'indépendance du Québec est nécessaire pour transformer ce mur de ciment, le Mur de Lamentations, en un mur de papier, le TEXTE NATIONAL. Ce dernier, tout en étant aussi une délimitation de la vie de l'homme québécois, peut être déchiré au moment propice dans l'histoire du Québec. Jacques Godbout discute de cette idée de remplacer le Mur de Lamentations par le TEXTE NATIONAL dans son oeuvre Salut Galarneau!: "Au fond, ce qui serait honnête, ce serait de remplacer le mur de ciment par un mur de papier, de mots, de cahiers: les passants pourraient lire ou déchirer ..."[6]

Ainsi, la définition apportée au TEXTE NATIONAL à l'égard de son sujet est que ce texte discute seulement un sujet, un texte unique, celui de la nouvelle trinité québécoise. La question qui se pose maintenant, c'est comment traduire ce sujet dans des oeuvres littéraires. Jacques Godbout répond à cette question en disant que l'écrivain doit écrire ce qui lui arrive, ce qu'il vit dans son existence journalière. Il n'est plus question d'essayer de décrire ni de démontrer la pensée qu'on veut transmettre à ses lecteurs; mais, il s'agit plutôt d'écrire et de montrer, sans camouflage, la vie telle qu'elle est. Le besoin de masquer sa pensée avec une métaphore ou d'autres procédés littéraires complexes n'existe plus; il ne s'agit que d'écrire ce qui existe. Godbout affirme que ce n'est qu'en écrivant son troisième roman, Salut Galarneau! qu'il réussit à participer au TEXTE NATIONAL.[7]

---

[6]Jacques Godbout, Salut Galarneau!, p. 136.

[7]"j'écris donc Salut Galarneau! (le premier roman heureux) et ... me voilà dans le TEXTE NATIONAL!" Jacques, Godbout, "Ecrire," Liberté, 13, No. 4-5 (1971), p. 145.

Dans ses deux premières oeuvres romanesques, il n'a fait qu'allusion au TEXTE UNIQUE sans l'aborder directement. Godbout se sert d'une allégorie dans L'Aquarium afin d'exposer la situation québécoise. Et dans son deuxième roman, Le couteau sur la table, il présente une situation amoureuse analogue à la situation québécoise: la liaison amoureuse entre un Canadien-français et une Canadienne-anglaise se rompt tout comme la rupture socio-politique qui se précise entre le peuple québécois et son oppresseur. Mais dans son troisième roman, Godbout aborde la vie journalière d'un Québécois asservi qui se dit 'cuisinier du pays'. Ce roman est écrit sous la forme du journal de ce dernier, François Galarneau. Quand un ami policier, Alfred, lui demande ce qu'il écrit, Galarneau lui répond: "Ce qui me passe par les oreilles, par les yeux, par les souvenirs."[8] L'écrivain s'occupe simplement des choses qui lui sont proches, qu'il connaît. Il n'est plus question d'essayer de tout embellir avec des descriptions exhaustives; il s'agit simplement de présenter la vie telle qu'elle est. Godbout explicite cette idée dans son roman D'Amour, P.Q.. Il explique comment on doit s'y prendre pour écrire un livre:

> Laisser le livre prendre comme prend la glace de novembre, se figer comme un poudigne avec dedans un vieux lacet brun de vingt-sept pouces, une enveloppe déchirée, du chewing-gomme durci, de la poussière de feuille d'érable, un bouton vert rouillé, un batonnet de popsicle à saveur de chocolat ... [9]

Toutes ces choses insignifiantes composent la vie journalière des personnages godbouistes, de l'homme québécois. L'écrivain ne recherche plus des événements extraordinaires, ayant une signification soi-disant

---

[8] Jacques Godbout, Salut Galarneau!, p. 106.

[9] Jacques Godbout, D'Amour, P.Q., p. 14.

éclatante, qui influencent inlassablement la vie des personnages. Au lieu de cela, l'écrivain écrit ce qu'il trouve sous la main, ce qui lui est le plus cher, ce murmure de la lumière, ces paroles des gens de paroles.[10] L'essentiel est de s'écrire, de se vider; inévitablement, l'écrivain touchera au TEXTE NATIONAL puisqu'il est avant tout un homme d'ici, un homme québécois et en étant un tel homme, il se préoccupe nécessairement de la vie, de la liberté de son pays, le Québec.

Une littérature se distingue des autres littératures, non seulement par le sujet dont elle discute dans ses oeuvres, mais aussi par son langage. Le langage aide à séparer le plus nettement un peuple d'un autre peuple et travaille nécessairement à maintenir, à fortifier, à perfectionner les obstacles les plus sensibles, les différences les plus remarquables et les plus nettes; et, isole une nation de toutes les autres.[11]

La littérature canadienne-française, étant écrite en langue française, se distingue de la littérature canadienne et américaine, mais ne réussit pas à se distinguer nettement de la littérature française. Toutefois, la langue française, à cause de ses structures inhérentes, rigides et inflexibles, est incapable d'exprimer la réalité québécoise; donc on ne peut se servir de cette langue pour écrire la littérature québécoise. Thomas D'Amour, le personnage principal du roman godbouiste, D'Amour, P.Q., explique, pendant son interview à la radio, cette impuissance de la langue française par rapport à la littérature québécoise:

---

[10] Ibid., p. 93.

[11] Jacques Godbout, "Les mots tuent," Liberté, 6, No. 2 (mars-avril 1964), pp. 139-140.

> Ce qui fait la faiblesse de la littérature française ... c'est l'impérialisme (structural?) de cette langue française dont la force centrifuge casse les particularismes, et dont le mouvement centripète rejette les langages insoumis. Or la littérature naît de la liberté de langage, du plaisir ... 12

Ainsi pour écrire une littérature québécoise, on doit se servir d'un langage particulier, capable d'exprimer la réalité québécoise. Ce langage, libre des exigences structurales de la langue française, se distingue nettement de cette dernière afin d'exprimer une réalité tout aussi différente de la réalité française:

> Mais en termes d'écriture littéraire la langue française, correcte, bien élevée, qui ne fait jamais pipi sur le tapis du salon, n'est pas un langage. Le langage québécois, qui exprime une réalité sociale, culturelle, économique et politique, aussi différente de la réalité française que sont différentes nos rivières, est la première réalité dont doive tenir compte le romancier. 13

Ainsi il existe un langage autochtone dans la littérature du Québec.

Ce langage particulier, le langage québécois, est avant tout un langage appartenant au peuple, un langage populaire. Dans son article intitulé "Une raison d'écrire" Godbout présente la pensée du critique Roland Barthes à l'égard du langage comme possession du peuple:

> ... la langue est la propriété indivise des hommes et non des écrivains; et pendant ces moments où l'écrivain suit les langues réellement parlées comme des objets essentiels, qui épuisent tout le contenu de la société, l'écriture prend pour lieu de ses réflexes la parole réelle de l'homme; la littérature n'est plus orgueil ou refuge, elle commence à devenir un acte lucide d'information. 14

---

[12] Jacques Godbout, D'Amour, P.Q., pp. 154-155.

[13] Jacques Godbout, "Notre libération," Liberté, 14, No. 3 (1972), p. 38.

[14] Jacques Godbout, "Une raison d'écrire," Le Devoir, 56, No. 254 (30 octobre 1965), p. 17.

Dans son roman, D'Amour, P.Q., Godbout redit cette pensée de Barthes dans le reproche que fait Mireille à Thomas D'Amour, le soi-disant auteur célèbre:

> Mon cher Thomas D'Amour, la première chose que tu vas te mettre dans le ciboulot avant d'entreprendre un autre livre, c'est que les mots ne t'appartiennent pas; le langage est une richesse naturelle nationale, comme l'eau; quand tu viens me dire que c'est TOI, L'ECRIVAIN, tu me fais mal aux seins, toi mon garçon, t'es l'aiguille du gramophone, t'es pas le disque, tu n'as pas la propriété des mots, si tu leur touches, c'est que la commune veut bien que tu nous fasses de la musique, mais faut pas nous faire chier. 15

Les mots, le langage, appartiennent au peuple, donc l'écrivain doit le lui rendre.

De plus, si l'écrivain espère écrire une littérature québécoise, une littérature de ce peuple, il doit parler à ce peuple dans sa langue, le langage québécois. L'écrivain doit alors regénérer, redécouvrir, réinventer cette langue populaire; l'investir de significations nouvelles, la secouer, la châtier. Il doit la reconnaître et l'adopter comme la langue de six millions de parlants québécois.[16]

Ce langage québécois traduit la situation actuelle de l'homme québécois sans avoir nécessairement recours à des descriptions exhaustives. Il est, en soi, une source d'information sur la condition de cet homme asservi:

> Tabarouette, que c'est vulgaire! Tabarnouche, t'as pas honte! Tabarnique, c'est pas des choses à lire à jeun le matin! Tabarnaque, dans quoi que je m'embarque! WOWE! Suis une tite fille correcte moi! J'ai été élevée chez les soeurs, je m'en

---

[15]Jacques Godbout, D'Amour, P.Q., p. 156.

[16]Michèle Lalonde, "L'écrivain et la révolution," Liberté, 13, No. 2 (1971), p. 19.

> vas pas me mettre à encourager la grossièreté des sentiments! Pour ki kim'prend? Sacrement! Du jus! Dans deux minutes y va faire saigner les mots c'est sartain, comme des sacrés coeurs de carton, t'es un maudit enfirwapeur, l'Auteur! 17

Ce langage traduit l'épaisseur de la condition québécoise. La grande influence de l'enseignement religieux est évidente. La religion était autrefois la seule éducation que ce peuple paysan recevait; ainsi, des expressions religieuses se sont introduites dans le parler populaire. De plus, la déformation des sujets[18] dans les phrases de cette citation démontre l'inexistence ou l'existence accablante du peuple québécois. Ce langage québécois permet à l'écrivain de réaliser une approximation littéraire de la réalité québécoise.

Cependant, quelques littérateurs proposent que le langage québécois n'est qu'une forme extrême de désintégration culturelle: la violation de la langue française par l'anglais. Ils justifient leur proposition en démontrant la présence de quelques expressions qui ne sont que des expressions anglaises tournées à la française: "chotte hop,"[19] "chus openne comme une canne de binnes."[20] D'autres critiques avancent que le langage québécois, 'le joual', est incapable de traduire autre chose que la misère et le désespoir qui lui a donné le jour. Yves Berger décrit le joual comme la "langue du sous-groupe social le plus

---

[17] Jacques Godbout, D'Amour, P.Q., pp. 13-14.

[18] C'est-à-dire, que les sujets dans ces phrases sont soit complètement absents ("Suis une tite fille correcte moi!"), ou modifiés d'une façon dérogatoire ("t'as pas honte!", "y va faire saigner les mots").

[19] Jacques Godbout, D'Amour, P.Q., p. 37.

[20] Ibid., p. 57.

atteint par l'aliénation culturelle et l'infériorité économique."[21]

Maximilien Laroche qualifie ce langage du peuple québécois de

> ... Langage du désespoir, de l'impuissance à vivre, de la déréliction et de l'aliénation, le parler populaire ... seul à la vitupération à l'invective, au flétristement (sic) mais se révèle incapable de prendre son élan vers les sommets du rêve et de l'idéal. Tout au plus peut-il traduire la dérision des rêves mort-nés et l'amertume des élans trop vite freinés. 22

Ce langage ne doit pas être perçu simplement à ce niveau négatif dérogatoire. Ce langage, tout en étant par nature, confusion, appauvrissement, privation, désagrégation, reflète, néanmoins, ces mêmes conditions qui existent chez l'homme québécois. Tout en étant incapable d'exprimer des idées philosophiques ou scientifiques, ce langage réussit toutefois à affirmer l'existence d'un peuple distinct sur le continent nord-américain. L'évolution continuelle dans ce langage indique que ce langage est parlé, et indique aussi l'existence d'un peuple qui le parle. C'est précisément l'indice que recherchaient les faux-révoltés dans le roman godbouiste, Le couteau sur la table: "nous cherchions aussi une fleur aux champs, les raisons d'espérer, un mot nouveau dans la langue, une preuve que nous n'étions pas tout à fait vaincu."[23] D'autant plus que la présence de ce langage assure l'existence du peuple québécois.

Dans un interview avec Folch-Ribas, Jacques Godbout explique la raison pour laquelle il a ressenti le besoin d'écrire ses romans dans le langage populaire de son pays:

---

[21]Yves Berger, "La grande misère de l'écrivain québécois," Le Devoir, 57, No. 250 (27 octobre 1966), p. 9.

[22]Maximilien Laroche, "Le langage théâtral," Voix et Images du Pays III (Québec: 1970), p. 169.

[23]Jacques Godbout, Le couteau sur la table, p. 110.

> Pour traduire les nuances de cette vie d'ici le français classique ne suffit pas. Il faut prendre possession de la culture indigène. Après cette entreprise de décanadianisation que nous avons connue, et qui est destinée à faire de nous des hommes cultivés, il s'agit de s'accrocher au pays. 24

La façon de "s'accrocher au pays", selon Godbout, est de se servir du langage populaire du pays afin d'écrire une littérature québécoise:

> Une langue qui soit à celle de la rue Saint-Denis, ce que le français écrit est à la langue française parlée dans l'Hexagone. Car écrire en "bon français" fait de l'écrivain un bon français, mais certes pas un Québécois. 25

Certes, le TEXTE NATIONAL a un sujet unique ainsi qu'un langage particulier; mais en plus de ça, on y trouve un écrivain distinct. L'écrivain du TEXTE NATIONAL est composé d'une multitude d'auteurs--une collectivité d'individus qui se dédie à écrire le texte québécois: "... il n'y a au Québec qu'un seul Ecrivain: NOUS TOUS."[26] Si un auteur ne participe pas à cette collectivité qui rédige le TEXTE NATIONAL, il sombrera inévitablement dans le NEANT. "Un écrivain québécois ne peut chercher à exister en dehors du texte québécois, il lui faut participer à l'entreprise collective, autrement c'est le néant."[27]

En participant à cette collectivité littéraire afin de rédiger le TEXTE NATIONAL, ce texte littéraire libérateur, l'auteur pose son acte, celui d'écrire. Et puisque tout acte posé est un engagement, l'auteur, en tant qu'écrivain, ne peut que s'engager. Godbout définit cet engagement de la part de l'auteur québécois comme étant

---

[24]Jacques Folch-Ribas, "Nous parlions de Salut Galarneau!," Liberté, 9, No. 5 (septembre-octobre 1967), p. 69.

[25]Jacques Godbout, "Ecrire," Liberté, 13, No. 4-5 (1971), p. 146.

[26]Ibid., p. 139. [27]Idem

> ... une option publique, politique parfois qui peut aller de la fière indépendance britannique d'un Bertrand Russell au militantisme fervent d'un Jean-Paul Sartre ... la différence essentielle entre celui qui s'engage et celui qui se réserve, c'est l'action publique efficace (car les engagés de salon, ou de bar, ou du lundi matin, sont aussi utiles à l'action que le peintre du dimanche à la peinture). 28

Selon Godbout, il est difficile de refuser l'engagement ces années-ci à cause de l'aventure même du pays. D'autant plus que les oeuvres écrites "ne peuvent pas être pensées en dehors de la lutte des classes, de la lutte des nations, de la lutte des générations, suivant le pays qu'on habite,"[29] puisque l'auteur est forcément sensible à la situation existante.

Cet acte posé de la part de l'auteur, son acte d'écrire, est à la fois un acte social, un acte d'amour, un acte de vécriture.

L'acte d'écrire n'est pas limité à une expression individuelle de l'auteur, mais il est avant tout un acte social. Michèle Lalonde explique cette définition de l'acte d'écrire en tant qu'acte social:

> ... écrire est aussi un acte social, que l'instrument privilégié de l'écrivain, à savoir le langage, est le fruit d'un laborieux effort collectif de communication et qu'en conséquence le devoir de l'écrivain n'est pas uniquement de soigner l'expression de sa sensibilité personnelle et d'envelopper son égo de phrases propres à séduire l'univers rendu plus signifiant, plus intelligible, la parole prêtée, mais de rendre la parole à la collectivité dont il est issu. 30

L'auteur ne songe plus simplement à exprimer ses sentiments et ses perceptions, mais il est conscient de la société qui l'entoure et qui sera

---

[28] Jacques Godbout, "L'engagement et le créateur devant l'homme d'ici," Liberté, 5, No. 3 (mai-juin 1963), pp. 235-236.

[29] Ibid., p. 238.

[30] Michèle Lalonde, "L'écrivain et la révolution," Liberté, 13, No. 2 (1971), pp. 20-21.

forcément influencée par ses écrits.

Godbout apporte une deuxième définition à l'acte d'écrire, celle d'un acte d'amour. Il traduit cette conception dans son roman D'Amour P.Q.: "Que ça soit un roman, un poème, ce que tu voudras, c'est chaque fois un acte d'amour, et les bébés livres ressemblent à la qualité de cet amour."[31] C'est ainsi que Mariette, une secrétaire montréalaise, explique l'acte d'écrire. Néanmoins, elle constate l'existence de quelques auteurs qui ne font pas de l'acte d'écrire, un acte d'amour; ces derniers sont alors incapables d'écrire une littérature libératrice. C'est ce qu'elle affirme lors de sa discussion avec Mireille qui lui lit

> ... quelques lignes signées d'Olivier de Magny: "Ai-je fait sentir que tous les livres de Robert Pinget, inséparables bien que distincts, peuvent se lire comme les contre-épreuves d'un seul livre qu'il n'écrira jamais, comme les preuves de ce livre mais tournées contre lui, le révélant négativement, manifestant l'impossibilité de ce roman qui ne cesse jamais de ne pas écrire à l'intérieur des livres que Pinget a écrits?"
> MARIETTE: Ça renforce ma théorie: il en a qui ne font pas l'amour ... La littérature leur reste dans les mains. 32

Les auteurs qui participent au TEXTE NATIONAL réussissent à faire de l'acte d'écrire, un acte d'amour. En écrivant, ils ne donnent pas seulement naissance à un livre, mais assure l'existence du peuple québécois actuel et futur. C'est-à-dire, l'acte d'écrire une littérature québécoise garantira non seulement l'existence du peuple québécois d'aujourd'hui, mais la continuation de ce peuple dans les années qui suivent. Godbout exprime dans son article "L'engagement et le créateur devant l'homme d'ici" que l'acte d'écrire assure non seulement la

---

[31]Jacques Godbout, D'Amour, P.Q., p. 34.

[32]Idem

création d'une oeuvre littéraire mais aussi l'existence du peuple québécois: cette action publique (politique), celle de l'acte d'écrire, est "un acte d'amour, absurde peut-être, mais nécessaire autant à la nation qu'à la création."[33]

Mais en plus d'assurer la vie du peuple québécois, l'acte d'écrire donne aussi un sens à la vie comme l'explique Thomas D'Amour dans le roman D'Amour, P. Q.:

> Ecrire, c'est aimer. C'est aimer un langage. Tenez: le roman, la fiction, vous aident à vous approcher de la réalité. La fiction comprend toujours plusieurs sens, si elle est riche, que vous offrez comme autant de possibilités, le roman, comme l'amour, donne un sens à la vie. 34

A vrai dire, c'est une opinion opposée de celle que ce personnage apportait au début de ce roman godbouiste quand il commençait la rédaction de son propre livre:

> ... écrire c'est parfois tuer un à un ces lecteurs imaginaires qui, au-dessus de mon épaule, jettent de l'ombre sur les pages à demi remplies, écrire, c'est d'une certaine manière assassiner les mots aussi ... 35

Thomas D'Amour ne peut point réussir à écrire son livre à cause de son attitude négative vis-à-vis l'acte d'écrire: il conçoit l'acte d'écrire comme un meurtre. Ce n'est qu'avec l'aide de sa secrétaire, Mireille, qui conçoit l'acte d'écrire comme un acte d'amour, que Thomas écrira un texte valable.

Dans ses deux derniers romans, Jacques Godbout énonce une conception originale de l'acte d'écrire. Il propose que l'acte d'écrire

---

[33]Jacques Godbout, "L'engagement et le créateur devant l'homme d'ici," Liberté, 5, No. 3 (mai-juin 1963), p. 238.

[34]Jacques Godbout, D'Amour, P. Q., pp. 153-154.

[35]Ibid., p. 15.

doit être avant tout un acte de vécriture. L'auteur doit vécrire, c'est-à-dire, réaliser une synthèse entre l'acte d'écrire et l'acte de vivre. Il était généralement accepté que l'acte d'écrire était en opposition à l'acte de vivre; car afin d'écrire, l'écrivain devait se soustraire de la vie pendant cette période d'écriture, pour ensuite y revenir plus tard une fois qu'il avait fini d'écrire. Godbout rejette cette conception, en disant qu'il est non seulement possible mais nécessaire de vivre et d'écrire à la fois. Selon Godbout, il existe une littérature vraie et une littérature rêvée. "Or cette littérature vraie, il peut arriver qu'on doive la vivre avant de la consigner ..."[36] C'est bien ce que découvre Godbout-Galarneau pendant qu'il écrit son roman: il

> ... veut vivre, se signifier, se valoriser, se créer, s'identifier par l'écriture, mais qui se rend compte que le fait d'écrire sa vie ne suffit pas, et qu'il faut, même si l'on tombe dans un monde de mensonges, quitter l'isolement, revenir sur le plancher des vaches, et faire des hots dogs, devenir propriétaire d'une chaine de roulottes "Au roi du hot-dog", posséder son pays non seulement par les mots mais aussi par les choses. 37

Godbout veut vécrire car il est conscient du danger de simplement écrire ou de simplement vivre. Il émet cette opinion dans son roman Salut Galarneau!. Son personnage principal, Galarneau, ressent le danger de simplement écrire. En s'arrêtant de vivre pour écrire, Galarneau se vide à tel point qu'il ne peut, non seulement, plus écrire, mais ne désire plus recommencer à vivre. En écrivant dans son cahier, Galarneau ressent de moins en moins l'envie de vivre.[38] En se consacrant davantage à l'acte

---

[36]Jacques Godbout, "Lettre à des amis français à propos de ce qui nous arrive," Cité Libre, 14 (mars 1963), p. 25.

[37]Raoul Duguay, "Littérature québécoise," Parti-Pris, 5, No. 2-3 (octobre-novembre 1967), p. 61.

[38]Jacques Godbout, Salut Galarneau!, p. 89.

d'écrire, Galarneau se retire de sa vie:

> ... plus je travaille (écris), plus je me retire, moins je suis capable de parler, c'est comme si je vivais dans les cahiers, que je ne pouvais plus vivre pour vrai. 39

En s'enfermant dans sa maison, Galarneau espère surmonter ce dilemme qui est de choisir entre la vie et l'écriture. Il désire vécrire, synthétiser ces deux tendances:

> Je sais bien que de deux choses l'une: ou tu vis, ou tu écris. Moi je veux vécrire. L'avantage, quand tu vécris, c'est que c'est toi le patron ... 40

Malgré le fait que Galarneau se dise qu'il va vécrire, il n'y réussit pas, puisqu'il conserve sa maison comme écritoire. Après avoir passé quelque temps dans le monde, Galarneau se retire alors dans son écritoire pour écrire. Cette synthèse de vivre et d'écrire à la fois n'est pas réalisée. La division entre l'acte d'écrire et l'acte de vivre persiste.

Tandis que Galarneau se dit capable de vécrire, mais n'y arrive pas, Godbout en écrivant ce roman, Salut Galarneau!, réussit à vécrire. En écrivant ce roman, Godbout dit qu'il a pour la première fois ressenti le bonheur d'écrire:

> ... j'ai écrit ce roman (Salut Galarneau!) avec énormément de plaisir. C'est un livre qui m'a donné le bonheur d'écrire. 41

Godbout le redit dans son interview avec Folch-Ribas en discutant de ce troisième roman: "Ecrivez donc comme vous l'entendez, moi j'ai écrit comme je le voulais, et c'est la première fois, avec plaisir."[42]

---

[39]Ibid., p. 106. [40]Ibid., p. 154.

[41]Claude-Michel Cluny, "Sacrement de Galarneau: Rencontre avec Jacques Godbout," Les lettres françaises, No. 1203 (11-17 octobre 1967), p. 6.

[42]Jacques Folch-Ribas, "Nous parlions de Salut Galarneau!," Liberté, 9, No. 5 (septembre-octobre 1967), p. 69.

Godbout réussit à synthétiser sa vie et son écriture--tout en écrivant, Godbout continue à vivre pleinement.

Jacques Godbout reprend ce thème du vécrit dans son dernier roman, D'Amour, P. Q.. Semblable à Galarneau, Thomas D'Amour, le personnage principal du roman, est aussi un écrivain qui ne réussit pas à vécrire. Tout comme Galarneau qui n'écrit qu'une fois qu'il a vécu, D'Amour fait de même:

> ... je n'ai rien inventé, je ne saurais comment faire, j'ai tout vécu, mot à mot, de la première lettre à l'oméga, parfois j'ai transposé, faisant d'un oeuf à la coque la structure d'une galaxie ... je voyage, tu comprends, je déménage tous les printemps. 43

Mais tandis que Galarneau se limite à traduire sa propre vie journalière dans son oeuvre, D'Amour écrit son récit à partir d'un indice tout à fait à l'extérieur de sa vie immédiate, de sa vie au Québec. D'Amour le dit explicitement en parlant à Mireille:

> On pourrait partir de ceci, c'est une reproduction des Andriens, un Titien au Prado de Madrid ... On peut partir de ça. ... C'est un tableau que j'aime beaucoup parce qu'il est décadent, en un sens, comme mon manuscrit.
> MIREILLE: Tu veux dire que tu as fait ton livre à partir de ça?
> THOMAS: Pourquoi pas? ... Tu vois, je prends cette peinture de l'île grecque d'Andros dont, disait le poète ancien Philostrate, la campagne est arrosée par un fleuve de vin pur que Dionysus a donné en cadeau aux habitants, et je peux tirer ...
> MIREILLE: Tu ne peux rien en tirer, pas même une ligne à menés! La preuve: regarde ton texte! 44

En se servant de cette toile réalisée en 1516 ("Le Canada n'était pas même sur la carte!"[45]), D'Amour ne parvient pas à écrire une oeuvre valable, une oeuvre qui participe au TEXTE NATIONAL québécois.

---

[43]Jacques Godbout, D'Amour, P. Q., p. 89.

[44]Ibid., pp. 93-94. [45]Idem

Mireille explicite davantage la raison pour laquelle Thomas ne réussit pas à écrire une vraie littérature:

> Quand c'est pas des histoires d'étoiles et de pyramides, que t'as empruntées à l'Ancien Testament sûrement, tu épingles des bibites exotiques, des tarentules, des îles d'espions, que tu vas chercher à Saint-Louis contre deux timbres de quatre cents, pis un trente sous collé sur un carton de cigarettes made in Ontario. 46

Cette disposition de Thomas D'Amour à toujours rechercher une pureté importée, empêche la création d'une expression libre de sa part. Mireille désespère puisque D'Amour est impuissant à transcender sa disposition; elle lui déclare:

> Tu vas t'acheter une carte, le Puni, tu vas débarquer de ta Supernova, tu vas atterrir su mes prélarts fleuris, au son des chants de mes talents Catelli, au soleil de ma Gaspésie, tu vas cultiver nos pissenlits, tes moulins à vent seront des bouteilles en plastiques montées sur des piquets de clôture! 47

Ce n'est qu'une fois que les rôles sont renversés, c'est-à-dire, une fois que Mireille dicte le manuscrit et que D'Amour le tape, que l'oeuvre écrite est un texte valable qui participe au TEXTE NATIONAL. De plus, l'écrivain réussit à vécrire. Mireille écrit du centre du Québec; elle expose ses aspirations et ses pensées ainsi que celles de ses confrères: ce désir acharné d'échapper à cet asservissement qui hante le peuple depuis deux cents ans, et ce désir de s'affirmer et de vivre.

Avec la création de son dernier roman, Godbout réussit non seulement à participer au projet littéraire collectif du Québec, par l'utilisation du sujet unique, le nouveau triangle québécois, ainsi que du langage québécois; mais ses personnages romanesques participent eux

---

[46] *Ibid.*, p. 109. [47] *Ibid.*, p. 113.

aussi à ce TEXTE NATIONAL québécois. Ce texte unique permet au peuple québécois de s'affirmer en tant que peuple et de commencer ce cheminement qui permettra un dépassement de cette condition de colonisé. Mais cette participation au texte québécois n'aboutit pas à la création d'une vraie littérature diversifiée. Cette dernière ne sera réalisée qu'une fois que le peuple québécois sera indépendant. Dès son indépendance, ce peuple n'aura plus besoin de ce mur de papier, de ce TEXTE NATIONAL, ainsi il le déchirera. Ce déchirement permettra alors aux écrivains d'écrire en tant qu'individus libérés et non en tant que collectivité, pour des individus libres et non pour ce peuple québécois en quête de libération. Une fois ce texte québécois enterré, les écrivains seront alors libres:

> ... une fois le Québec libéré, une fois ce pays normalisé, les écrivains pourront alors commencer à écrire comme des écrivains. Ils pourront être. 48

---

[48] Jacques Godbout, "Ecrire," Liberté, 13, No. 4-5 (1971), p. 143.

CONCLUSION

"Si nous sommes encore objectivement très loin de la révolution ou même de l'incarnation politique de notre pays vraisemblable, nous sommes tout aussi loin d'une littérature bourgeoise." 1

La littérature au Canada français a certes évolué: de cette littérature canadienne-française populaire ou bourgeoise d'autrefois à ce qui est aujourd'hui une littérature québécoise libératrice et collective, quel chemin parcouru. Cette évolution de la littérature fut rendue possible grâce à l'engagement littéraire et politique des écrivains contemporains, CONSCIENCE PARLANTE du peuple. Ils se sont dévoués à transformer ce pays et à libérer ce peuple de leur assujettissement:

> Il est de notoriété publique que dans une proportion d'environ 99%, les poètes, chansonniers, romanciers ou dramaturges du Québec souhaitent l'avènement d'un Etat québécois indépendant, unilingue et l'application d'une forme plus ou moins rigide de socialisme. 2

Les écrivains et leurs écrits libérés sont l'essence même de la révolution. Ce sont eux qui ont inauguré la révolution. La tâche de l'écrivain était d'être à l'écoute de son peuple et de traduire son état d'âme, ses rêves et ses aspirations. Le fait de nommer ce qui existe permettra ensuite au peuple de dépasser sa condition: "Le pouvoir de l'avenir c'est de dire et d'écrire la vérité: le KEBEK. Le pouvoir de

---

[1] Jacques Godbout, "Notre libération," Liberté, 14, No. 3 (1972), p. 39.

[2] Michèle Lalonde, "L'écrivain et la révolution," Liberté, 13, No. 2 (1971), p. 17.

l'écrivain consiste dans la prise de parole."[3] La responsabilité première de l'écrivain était de se parler à TOULMONDE.[4]

Mais à un moment donné la responsibilité d'être le porte-parole du peuple n'est plus limitée aux écrivains; afin que la révolution socio-politique réussisse, cette révolution à laquelle les écrivains d'hier s'engageaient par l'entremise de leurs écrits, TOULMONDE doit se parler et se parler à haute voix. La communication entre TOULMONDE est essentielle afin de dépasser sa condition d'aliéné et de colonisé. Cependant la révolution ne continuera qu'à la condition "que Tout Un Chacun du KEBEK soit une cellule active et créatrice de la libération totale du KEBEK."[5] Sans la participation active du peuple lui-même dans cette entreprise révolutionnaire qui est la sienne, l'engagement des écrivains sera de rien:

> L'écrivain québécois a inventé un pays. C'est au pays maintenant de dire si l'écriture est un mensonge ou le Hall d'entrée de l'Histoire. 6

A un moment donné dans l'Histoire, la littérature doit se retirer de la politique. Il est vrai que la littérature et la politique se ressemblent dans leur origine, car toutes deux tentent d'établir un but commun, un but ultime pour les hommes: rendre au peuple un langage libéré ainsi qu'une société libre. Mais on doit se méfier de confondre la lit-

---

[3]Raoul Duguay, "L'avenir de l'écrivain / L'écrivain du présent / le pouvoir de l'écrivain," Liberté, 13, No. 2 (1971), p. 81.

[4]Idem

[5]Citation de Raoul Duguay prise dans D'Amour, P. Q. de Jacques Godbout, p. 117.

[6]Jacques Godbout, "Notre libération," Liberté, 14, No. 3 (1972), p. 39.

térature et la politique, de n'en faire qu'UN, quand elles sont véritablement deux entités. Car en poussant leur ressemblance trop loin, on n'aboutit inévitablement qu'à créer des révolutionnaires de salon et des réformistes de colloques.[7] Car dès-lors, la révolution n'existera que pour les intellectuels dans leurs écrits pédantesques. La vraie révolution ne pourra exister qu'une fois que la masse aura assumé la révolution comme sienne et qu'une fois que le pays existera en tant que pays indépendant, socialiste et unilingue; l'écrivain n'aura plus alors à se préoccuper d'écrire ce TEXTE NATIONAL, de participer à cette entreprise collective. La masse aura déchiré ce mur de papier, ce mur de mots qui existait afin de faciliter la naissance. Le peuple existera et l'écrivain pourra se prononcer non en tant que collectivité, mais en tant qu'individu, en tant qu'homme libre. Il pourra dès lors écrire une littérature personnelle. A ce moment-là, la littérature québécoise pourra se ranger parmi les grandes littératures mondiales. Le KEBEK existera ainsi que sa littérature.

---

[7] Ibid., p. 38.

BIBLIOGRAPHIE

I Ecrits de Jacques Godbout

Godbout, Jacques. "L'affaire des deux langues." Liberté, 10, No. 2 (mars-avril 1968), 11-15.

________________. "A Paris, une nouvelle image du Québec." Liberté, 7, No. 3 (mai-juin 1965), 292-294.

________________. L'Aquarium. Paris: Editions du Seuil, 1962.

________________. "L'Atlantique est disparu." Liberté, 7, No. 3 (mai-juin 1965), 316-318.

________________. "Au festival de Montréal." Vie des Arts, 36 (automne 1964), 45.

________________. "Au musée des beaux-arts." Liberté, 2, No. 5 (septembre-octobre 1960), 308-309.

________________. "Un aveu." Vie des Arts, 32 (automne 1963), 81.

________________. "Borduas et l'école." Liberté, 2, No. 6 (novembre-décembre 1960), 386-387.

________________. "Cartes postales de Russie." Liberté, 2, No. 2 (mars-avril 1960), 129-132.

________________. Carton-pâte, poèmes. Paris: Seghers, 1956.

________________. "Ces sujets inépuisables." Liberté, 2, No. 1 (janvier-février 1960), 63-65.

________________. C'est la chaude loi des hommes. Ottawa: Editions de l'Hexagone, 1960.

________________. "C'est quoi ton faux problème?" Le Maclean, 13 (juin 1973), 62.

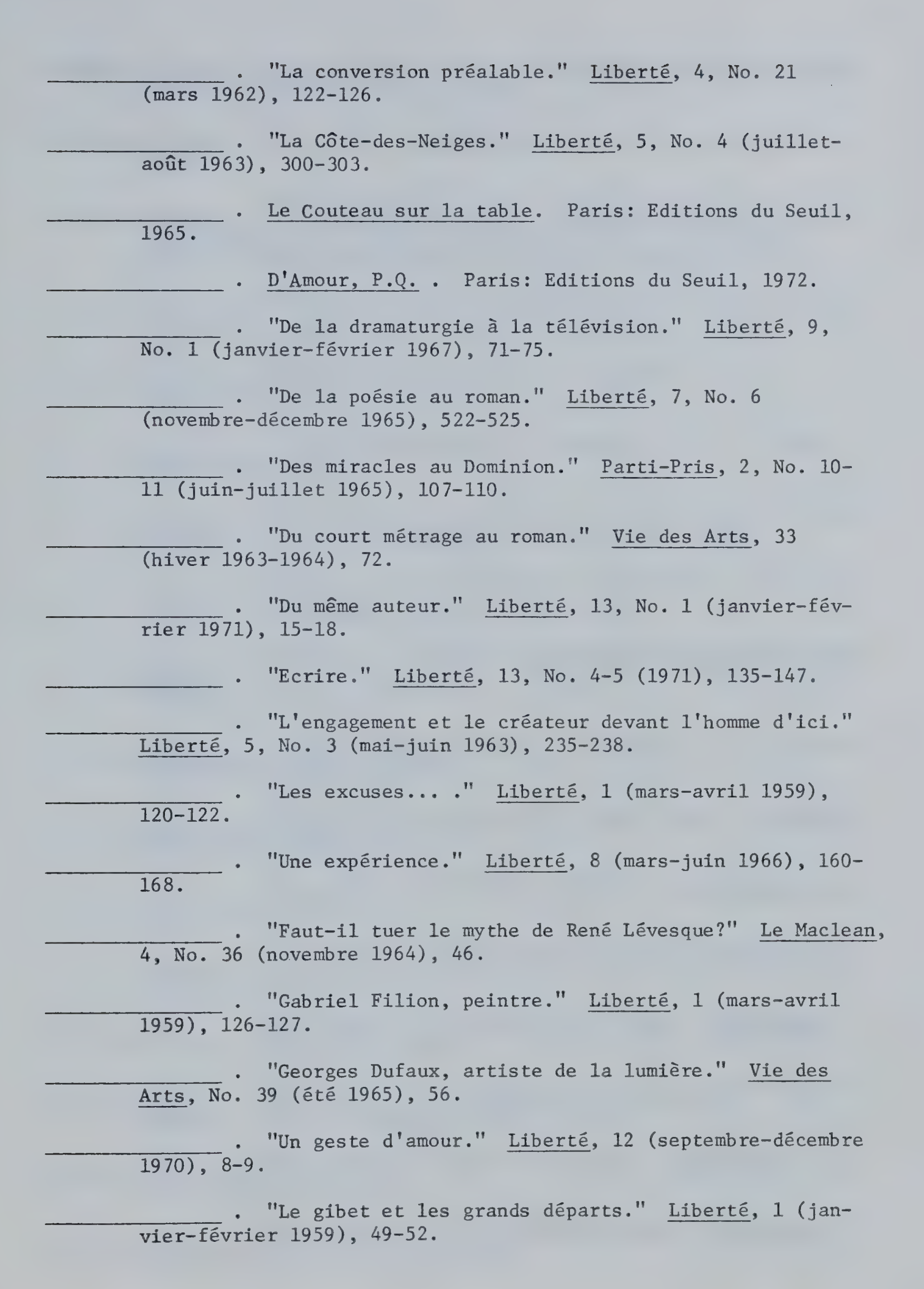
________________. "La chair est un commencement, poème." Les Ecrits du Canada français, V. Montréal, 1959.

________________. "Chocolates for supper." Liberté, 3, No. 6 (décembre 1961), 779-781.

________________. "Cinémathèque canadienne." Vie des Arts, 37 (hiver 1964-1965), 57.

________________. "Cité libre était au pouvoir." Liberté, 7, No. 3 (mai-juin 1965), 203-206.

________________. "La commission Durham-Laurendeau." Liberté, 7, No. 1-2 (janvier-avril 1965), 64-75.



________. "La conversion préalable." Liberté, 4, No. 21 (mars 1962), 122-126.

________. "La Côte-des-Neiges." Liberté, 5, No. 4 (juillet-août 1963), 300-303.

________. Le Couteau sur la table. Paris: Editions du Seuil, 1965.

________. D'Amour, P.Q. . Paris: Editions du Seuil, 1972.

________. "De la dramaturgie à la télévision." Liberté, 9, No. 1 (janvier-février 1967), 71-75.

________. "De la poésie au roman." Liberté, 7, No. 6 (novembre-décembre 1965), 522-525.

________. "Des miracles au Dominion." Parti-Pris, 2, No. 10-11 (juin-juillet 1965), 107-110.

________. "Du court métrage au roman." Vie des Arts, 33 (hiver 1963-1964), 72.

________. "Du même auteur." Liberté, 13, No. 1 (janvier-février 1971), 15-18.

________. "Ecrire." Liberté, 13, No. 4-5 (1971), 135-147.

________. "L'engagement et le créateur devant l'homme d'ici." Liberté, 5, No. 3 (mai-juin 1963), 235-238.

________. "Les excuses... ." Liberté, 1 (mars-avril 1959), 120-122.

________. "Une expérience." Liberté, 8 (mars-juin 1966), 160-168.

________. "Faut-il tuer le mythe de René Lévesque?" Le Maclean, 4, No. 36 (novembre 1964), 46.

________. "Gabriel Filion, peintre." Liberté, 1 (mars-avril 1959), 126-127.

________. "Georges Dufaux, artiste de la lumière." Vie des Arts, No. 39 (été 1965), 56.

________. "Un geste d'amour." Liberté, 12 (septembre-décembre 1970), 8-9.

________. "Le gibet et les grands départs." Liberté, 1 (janvier-février 1959), 49-52.

Godbout, Jacques et Colombo, John Robert. La Grande Muraille de Chine. Montréal: Editions du Jour, 1969.

Godbout, Jacques. "La haine." Parti-Pris, 2, No. 3 (novembre 1964), 16-22.

______________ . "L'homme dans la cité." En marche vers l'uni-cité. J. Godbout, Louis O'Neil, Gerard Bouchard et Julien Harvey. Ottawa: Centre Catholique de l'Université Saint-Paul, 1967.

______________ . "Introduction aux travaux de la VIIIe rencontre des écrivains." Liberté, 12, No. 3 (mai-juin 1970), 3-20.

______________ . "Il n'est aucune justice." Liberté, 1, No. 4 (juillet-août 1959), 249-255.

______________ . "Joyeux anniversaire." Liberté, 3, No. 3-4 (mai-août 1961), 592-594.

______________ . "Kid sentiment: scénario original de Jacques Godbout." Liberté, 10, No. 5-6 (septembre-décembre 1968), 49-55.

______________ . "Lettre à des amis français à propos de ce qui nous arrive." Cité Libre, 14 (mars 1963), 24-25.

______________ . "Lettre de l'algarve." Littérature canadienne-française. J. A. de Sève, Montréal: Université de Montréal, 1969. IX-XIV.

______________ . "Lettre refusé au Devoir." Liberté, 2, No. 6 (novembre-décembre 1960), 359-361.

______________ . "Literature is part of the Quebec dream." Canadian Forum, 50 (février 1971), 377.

______________ . "Les livres: Le coeur au soleil." Le Maclean, 14, No. 4 (avril 1974), 4.

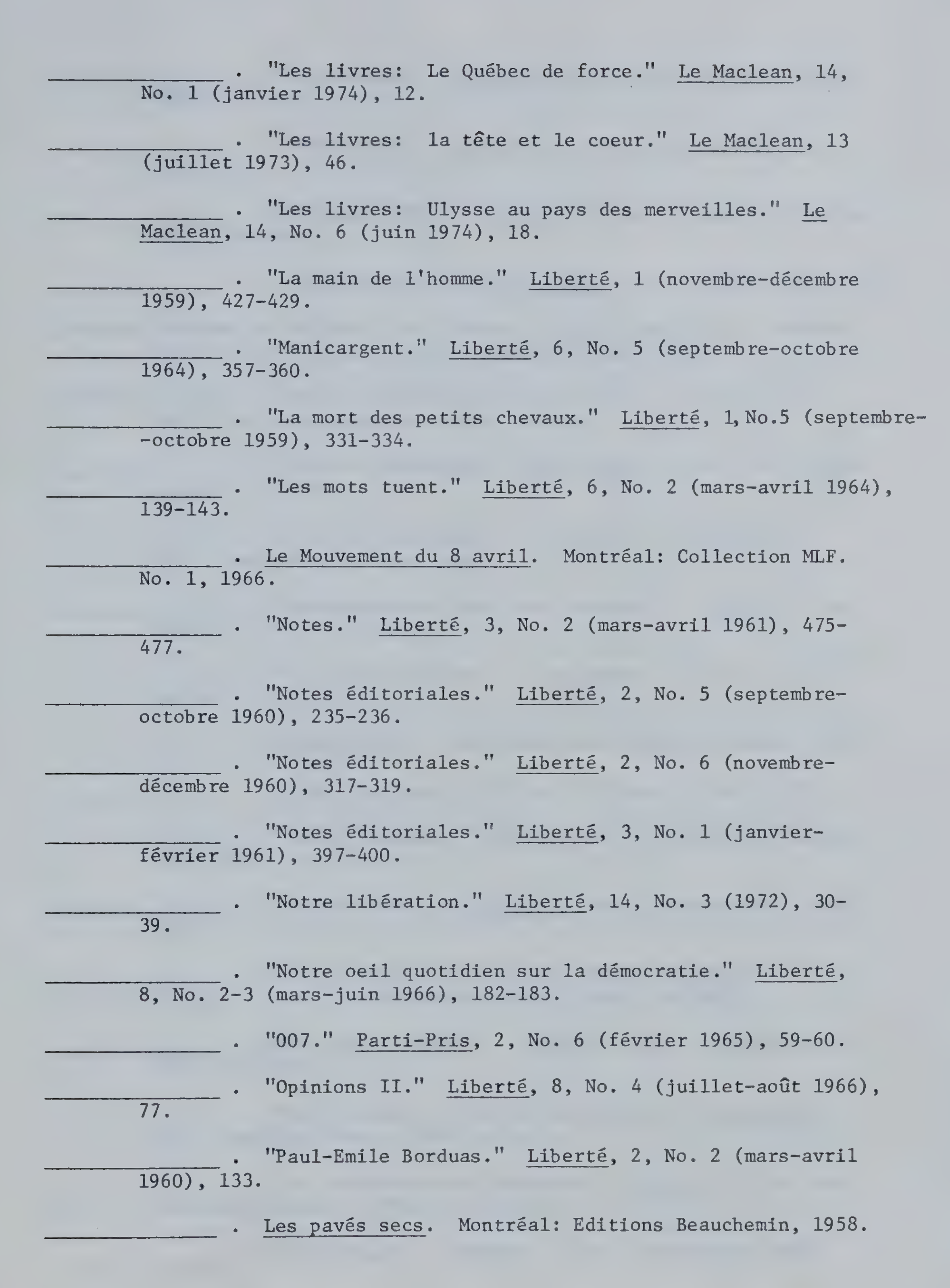
______________ . "Les livres: enlisé dans le qéca." Le Maclean, 13 (juillet 1973), 66.

______________ . "Les livres: Ils ont choisi l'exil." Le Maclean, 14, No. 5 (mai 1974), 11-12.

______________ . "Les livres: une injonction contre la vie." Le Maclean, 13, No. 9 (septembre 1973), 12.

______________ . "Les livres: le pavé de l'ours." Le Maclean, 13, No. 4 (avril 1973), 46.

______________ . "Les livres: Un portrait qui parle." Le Maclean, 13, No. 12 (décembre 1973), 4; 6.



________. "Les livres: Le Québec de force." Le Maclean, 14, No. 1 (janvier 1974), 12.

________. "Les livres: la tête et le coeur." Le Maclean, 13 (juillet 1973), 46.

________. "Les livres: Ulysse au pays des merveilles." Le Maclean, 14, No. 6 (juin 1974), 18.

________. "La main de l'homme." Liberté, 1 (novembre-décembre 1959), 427-429.

________. "Manicargent." Liberté, 6, No. 5 (septembre-octobre 1964), 357-360.

________. "La mort des petits chevaux." Liberté, 1, No.5 (septembre--octobre 1959), 331-334.

________. "Les mots tuent." Liberté, 6, No. 2 (mars-avril 1964), 139-143.

________. Le Mouvement du 8 avril. Montréal: Collection MLF. No. 1, 1966.

________. "Notes." Liberté, 3, No. 2 (mars-avril 1961), 475-477.

________. "Notes éditoriales." Liberté, 2, No. 5 (septembre-octobre 1960), 235-236.

________. "Notes éditoriales." Liberté, 2, No. 6 (novembre-décembre 1960), 317-319.

________. "Notes éditoriales." Liberté, 3, No. 1 (janvier-février 1961), 397-400.

________. "Notre libération." Liberté, 14, No. 3 (1972), 30-39.

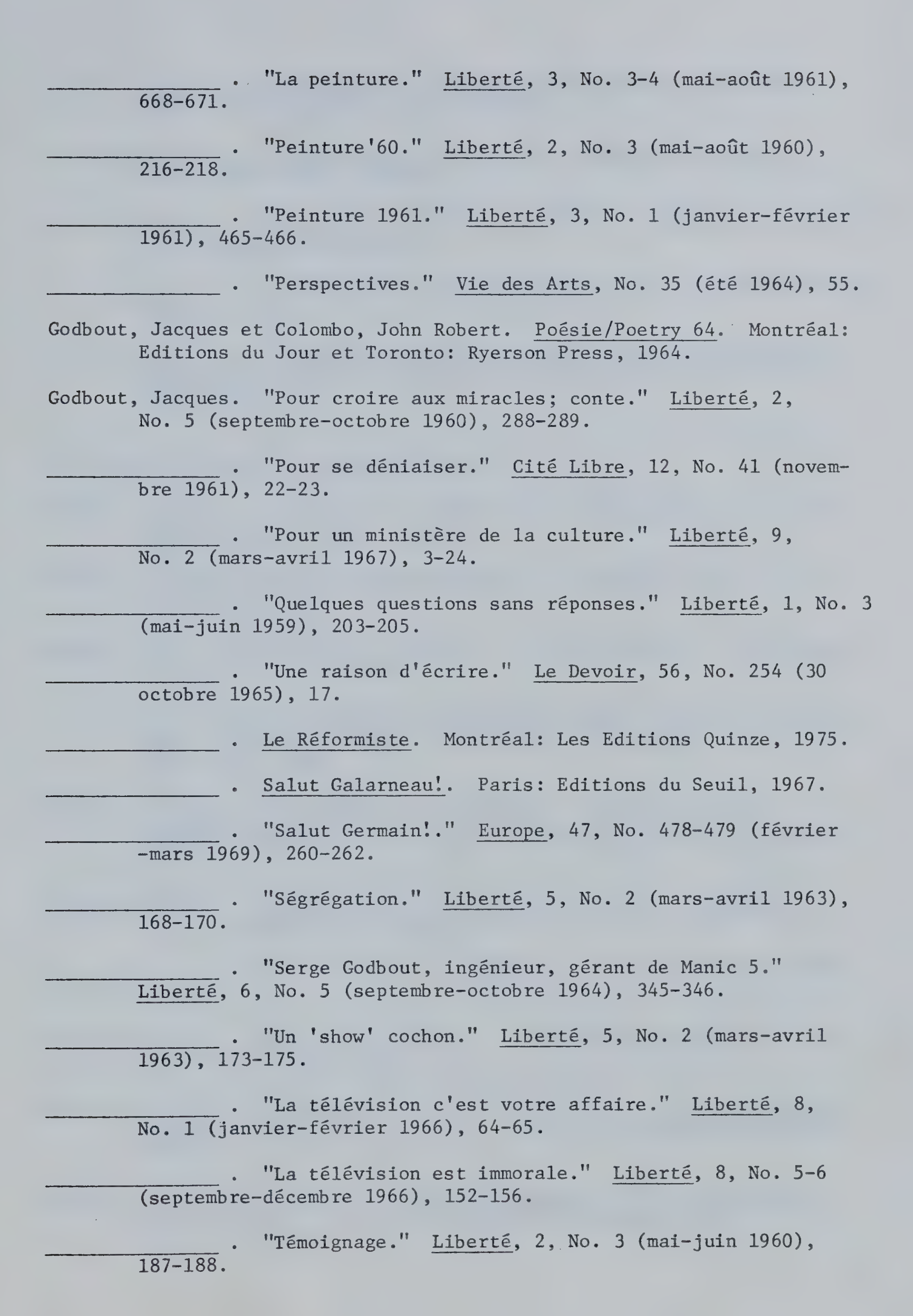
________. "Notre oeil quotidien sur la démocratie." Liberté, 8, No. 2-3 (mars-juin 1966), 182-183.

________. "007." Parti-Pris, 2, No. 6 (février 1965), 59-60.

________. "Opinions II." Liberté, 8, No. 4 (juillet-août 1966), 77.

________. "Paul-Emile Borduas." Liberté, 2, No. 2 (mars-avril 1960), 133.

________. Les pavés secs. Montréal: Editions Beauchemin, 1958.



________________. "La peinture." *Liberté*, 3, No. 3-4 (mai-août 1961), 668-671.

________________. "Peinture'60." *Liberté*, 2, No. 3 (mai-août 1960), 216-218.

________________. "Peinture 1961." *Liberté*, 3, No. 1 (janvier-février 1961), 465-466.

________________. "Perspectives." *Vie des Arts*, No. 35 (été 1964), 55.

Godbout, Jacques et Colombo, John Robert. *Poésie/Poetry 64*. Montréal: Editions du Jour et Toronto: Ryerson Press, 1964.

Godbout, Jacques. "Pour croire aux miracles; conte." *Liberté*, 2, No. 5 (septembre-octobre 1960), 288-289.

________________. "Pour se déniaiser." *Cité Libre*, 12, No. 41 (novembre 1961), 22-23.

________________. "Pour un ministère de la culture." *Liberté*, 9, No. 2 (mars-avril 1967), 3-24.

________________. "Quelques questions sans réponses." *Liberté*, 1, No. 3 (mai-juin 1959), 203-205.

________________. "Une raison d'écrire." *Le Devoir*, 56, No. 254 (30 octobre 1965), 17.

________________. *Le Réformiste*. Montréal: Les Editions Quinze, 1975.

________________. *Salut Galarneau!*. Paris: Editions du Seuil, 1967.

________________. "Salut Germain!." *Europe*, 47, No. 478-479 (février-mars 1969), 260-262.

________________. "Ségrégation." *Liberté*, 5, No. 2 (mars-avril 1963), 168-170.

________________. "Serge Godbout, ingénieur, gérant de Manic 5." *Liberté*, 6, No. 5 (septembre-octobre 1964), 345-346.

________________. "Un 'show' cochon." *Liberté*, 5, No. 2 (mars-avril 1963), 173-175.

________________. "La télévision c'est votre affaire." *Liberté*, 8, No. 1 (janvier-février 1966), 64-65.

________________. "La télévision est immorale." *Liberté*, 8, No. 5-6 (septembre-décembre 1966), 152-156.

________________. "Témoignage." *Liberté*, 2, No. 3 (mai-juin 1960), 187-188.

______________ . "Témoignages." Archives des lettres canadiennes. Ottawa: Fides, 1964. III. 372-374.

______________ . "Témoignages d'écrivains." Etudes françaises, 3, No. 3 (août 1967), 302-307.

______________ . "Le temps: la poésie du cinéma." Canadian Literature, 46 (automne 1970), 84-89.

______________ . "Trouble-fête." Vie des Arts, No. 34 (printemps 1964), 55.

______________ . "Voici pourquoi Jacques Godbout (et d'autres) est et préfère être édité à Paris-France." Le Devoir, 56, No. 60 (13 mars 1965), 13.

II Ecrits critiques sur Jacques Godbout

Allard, Jacques. "I, ni, mi, ni, mai, ni mo." Parti-Pris, 3, No. 1-2 (août-septembre 1965), 110-113.

Anonyme. "Qui est dans le cinéma canadien." Le Devoir, 58, No. 285 (9 décembre 1967), 13.

Basile, Jean. "Broutilles et 'YUL 871' de Jacques Godbout." Le Devoir, 57, No. 177 (1 août 1966), 8.

__________ . "Jacques Godbout et son premier film 'YUL 871': 'Je serai satisfait au 4ième ou au 5ième.'" Le Devoir, 57, No. 176 (30 juillet 1966), 9.

Beaulieu, Michel. "Le couteau sur la table." Livres et auteurs canadiens, 1965. Ed. A. Therio. Montréal: Editions Jumonville. 42-43.

Belleau, André. "Jacques Godbout ou le libre exercice." Liberté, 4, No. 24 (juin-juillet 1962), 474-475.

____________ . "'Kid Sentiment'." Liberté, 10, No. 3 (mai-juin 1968), 204-205.

Berliner, Lilo. "Knife on the Table." B.C. Library Quarterly, 32, No. 2 (octobre 1968), 23-24.

Bessette, Gérard. "L'Aquarium de Jacques Godbout." Livres et auteurs canadiens, 1962. Ed. A. Therio. Montréal: Editions Jumonville. 17-18.

Birrell, Mackenzie Gilchrist. "Le temps dans les romans de Jacques Godbout." M.A., University of British Columbia, 1971.

Blain, Maurice. "Conscience de l'étrangeté." Cité Libre, 15, No. 76 (avril 1965), 29-32.

Boksenbaum, Eve G.. "L'individu et la société dans l'oeuvre littéraire de Jacques Godbout." M.A., University of British Columbia, 1970.

Bosco, Monique. "Enfin, un film d'auteurs." Magazine Maclean, 6, No. 10 (octobre 1966), 75.

_____________. "Le mauvais exemple de nos cousins de France." Magazine Maclean, 7, No. 12 (décembre 1967), 78-79.

_____________. "La mode du roman passe vite au cinéma." Magazine Maclean, 8, No. 7 (juillet 1968), 46.

Bosquet, Alain. "Un 'jeune en colère' québécois: Salut Galarneau! de Jacques Godbout." Le Monde, No. 7050 (13 septembre 1967), II.

Bouffard, Odoric. "Le canadien-français entre deux mondes." Culture, 28, No. 4 (décembre 1967), 347-356.

Brunet, Yves Gabriel. "Pour ou contre une planification des lettres." Le Devoir, 56, No. 82 (8 avril 1965), 19.

Cloutier, Cécile. "A mare usque ad mare... ." Alphabet, 2, No. 8 (juin 1964), 85-95.

Cluny, Claude-Michel. "Sacrement de Galarneau: Rencontre avec Jacques Godbout." Les Lettres françaises, No. 1203 (11-17 octobre 1967), 6.

Daoust, René. "Jacques Godbout: L'Aquarium." Relations, 22, No. 264 (décembre 1962), 355.

Deschamps, Nicole. "Salut Galarneau! de Jacques Godbout." Etudes françaises, 4, No. 1 (février 1968), 109-110.

Duguay, Raoul. "Littérature québécoise." Parti-Pris, 5, No. 2-3 (octobre-novembre 1967), 60-63.

"Entretien avec Jacques Godbout." Incidences, No. 12 (printemps 1967), 25-35.

Ethier-Blais, Jean. "A Bilingual Anthology with a Single Purpose." Saturday Night, 78 (novembre 1963), 42-43.

_________________. "Le couteau sur la table." Le Devoir, 56, No. 72 (27 mars 1965), 11; 13.

_________________. "Livres en français: romans." University of Toronto Quarterly, 35, No. 4 (juillet 1966), 509-523.

______________ . "Romans et théâtre." University of Toronto Quarterly, 32, No. 4 (juillet 1963), 500-510.

______________ . "Salut Galarneau, Salut Joie." Le Devoir, 58, No. 214 (16 septembre 1967), 13.

Folch-Ribas, Jacques. "Le Couteau sur la table." Liberté, 7, No. 3 (mai-juin 1965), 299-301.

______________ . "Nous parlions de Salut Galarneau!" Liberté, 9, No. 5 (septembre-octobre 1967), 68-70.

Gallays, François. "Salut Galarneau! de Jacques Godbout." Livres et auteurs canadiens, 1967. Ed. A. Therio. Montréal: Editions Jumonville, 37-38.

Gardner, John W. "The dangerous implications of Poetry'64." Canadian Author and Bookman, 39, No. 3 (printemps 1964), 8-9.

Garneau, René. "Révolte plutôt que révolution." Présence de la critique. Ed. Gilles Marcotte. Ottawa: Editions HMH, 1966. 23-26.

Godin, Gérald. "Jacques Godbout: 'On est un peu usés.'" Magazine Maclean, 4, No. 9 (septembre 1964), 63-64.

Grandpré, Pierre de. "Quand le roman se fait vision et allégorie: L'Aquarium roman de Jacques Godbout." Présence de la critique. Ed. Gilles Marcotte. Ottawa: Editions HMH, 1966. 139-142.

Hamelin, Jean. "L'Aquarium de Jacques Godbout." Le Devoir, 53, No. 76 (31 mars 1962), 10.

Kemp, Yerri. "A cause, à cause d'un complexe." Cahiers de Cité Libre, 17, No. 1 (septembre-octobre 1966), 111-112.

Langlois, Gérard. "Le Québec à coeur ouvert." Lettres françaises, No. 1373 (17-23 février 1971), 15-16.

Lazarides, Alexandre. "Du roman au mythe: essai sur l'imaginaire dans Salut Galarneau! de Jacques Godbout." Voix et images du pays, VI. Montréal: Les Presses de L'Université de Québec, 1973. 65-87.

Major, André. "Les deux côtés de la muraille." Le Devoir, 60, No. 115 (17 mai 1969), 14.

__________ . "Donner le goût de vivre en ne cachant pas la vérité." Le Devoir, 58, No. 226 (30 septembre 1967), 12.

__________ . "Journal d'un hypnotisé." Liberté, 14, No. 3 (mai-juin 1972), 25-29.

__________ . "Notre originalité continentale fait notre originalité culturelle." Le Devoir, 58 (31 octobre 1967), 8.

Major, Jean-Louis. "Jacques Godbout: romancier." Europe, 47, No. 478 -479 (février-mars 1969), 68-72.

__________ . "Poésie." University of Toronto Quarterly, 39, No. 4 (juillet 1970), 431.

Marcotte, Gilles. "Jacques Godbout: a mari usque ad mare." La Presse, 81, No. 72 (27 mars 1965), 6.

Nadon, Claude. "Jacques Godbout et le cinéma canadien." Le Devoir, 60, No. 5 (1 mars 1969), 19.

"Poésie/Poetry'64." Canadian Poetry, 27, No. 3 (mai 1964), 57-59.

Primeau, Marguerite. "Nouvelle vague." Canadian Literature, No. 40 (printemps 1969), 85-86.

Robidoux, Réjean. "Romans et nouvelles." University of Toronto Quarterly, 37, No. 4 (juillet 1968), 571-578.

St.-Germain, Clément. "Littérature: Godbout, Jacques, L'Aquarium." Lectures, 8, No. 8 (avril 1962), 228-229.

Saint-Pierre, Gaston. "Jacques Godbout; mon roman n'est pas de la nouvelle vague." Le Devoir, 52, No. 282 (2 décembre 1961), 11-12.

Skelton, Robin. "More to it than that." Canadian Literature, No. 21 (été 1964), 69-70.

Straram, P. " De Borduas à Godbout, personnalisme du documentaire." Vie des Arts, No. 31 (été 1963), 16-20.

__________ . "Panoramique ... Ecritures: romans, cinéma." Le Devoir, 53, No. 117 (19 mai 1962), 12.

Tétu, Michel. "Jacques Godbout, ou l'expression québécoise de l'américanité." Livres et auteurs canadiens, 1970. Ed. A. Therio. Montréal: Editions Jumonville. 270-280.

Thompson, Kent. "Jacques Godbout's Knife on the Table." Fiddlehead, No. 76 (été 1968), 90-91.

Wagner, Serge. "Le monde actuel dans l'oeuvre de Jacques Godbout jusqu'en 1968." M.A., McGill, 1968.

Warwick, Jack. "Vécrire." Canadian Literature, 49 (été 1971), 87-88.

Webb, Phyllis. "Poetry'64." Canadian Forum, 44 (mai 1964), 46.

Wilson, Milton. "Poetry." University of Toronto Quarterly, 33, No. 4 (juillet 1964), 383-385.

III Ecrits critiques où Godbout est mentionné

Allard, Jacques. "Le roman québécois des années 1960 à 1968." Europe, 47, No. 478-479 (février 1969), 41-50.

Basile, Jean. "Les prix littéraires du Gouverneur Général." Le Devoir, 59, No. 105 (4 mai 1968), 12.

Cloutier, Cécile. "Le nouveau roman canadien." Incidences, No. 8 (mai 1965), 21-27.

Falardeau, Jean-Charles. "L'évolution du héros dans le roman québécois." Littérature canadienne-française. Ed. J. A. de Sève. Montréal: Université de Montréal, 1969. 235-266.

Kattam, Naim. "Lettre de Montréal." Canadian Literature, No. 22 (automne 1964), 50-54.

Major, Jean-Louis. "Romans-poèmes, romans-symboles, 'nouveau roman'." Histoire de la littérature française du Québec, Tome IV. Ed. Pierre de Grandpré. Montréal: Librairies Beauchemin Ltée., 1969, 129-180.

Martin, Claire. "A propos de nouvelles techniques." Incidences, No. 8 (mai 1965), 15-20.

Robidoux, Réjean. "Une approche du 'nouveau roman'." Incidences, No. 8 (mai 1965), 5-14.

_______________. "L'autonomie d'une petite littérature." Mosaic, 1, No. 3 (avril 1968), 97-109.

Robidoux, Réjean et André Renaud. Le roman canadien-français du vingtième siècle. Ottawa: Editions de l'Université d'Ottawa, 1966. 9-22; 163-171; 196-204.

Sainte-Marie, G. "Le cinéma - l'année des retombées." Etudes françaises, 8, No. 2 (mai 1972), 214-223.

Schendel, Michel van. "Cette poésie qu'on lit si peu." Présence de la critique. Ed. Gilles Marcotte. Ottawa: Editions HMH, 1966. 197-203.

Sutherland, Roland. "The body-odor of race." Canadian Literature, No. 37 (été 1968), 46-67.

_______________. "Twin Solitudes." Canadian Literature, No. 31 (hiver 1967), 5-25.

Thériault, Jacques. "Nos écrivains et la foire de Francfort." Le Devoir, 57, No. 250 (27 octobre 1966), 15.

Wynczski, Paul. "Vers le roman-poème." Incidences, No. 8 (mai 1965), 31-38.

IV Ecrits généraux consultés

Albérès, R.-M. Histoire du roman moderne. Paris: Editions Albin Michel, 1962.

____________ . Métamorphoses du roman. Paris: Editions Albin Michel, 1972.

____________ . Le roman d'aujourd'hui 1960-1970. Paris: Editions Albin Michel, 1970.

Aquin, Hubert. "L'écrivain et les pouvoirs." Liberté, 13, No. 2 (1971), 89-93.

____________ . Prochain Episode. Ottawa: Le Cercle des Livres de France Ltée, 1965.

Barthes, Jean. Le degré zéro de l'écriture. Paris: Editions du Seuil, 1972.

Basile, Jean. "'Le nouveau roman' français." Le Devoir, 52, No. 164 (15 juillet 1961), 10.

Beaulieu, V.-L. "L'écrivain, un homme sans rôle et sans qualité." Liberté, 13, No. 2 (1971), 61-65.

Benoît, J. "La tâche du romancier." Liberté, 13, No. 2 (1971), 67-72.

Berger, Yves. "La grande misère de l'écrivain québécois." Le Devoir, 57, No. 250 (27 octobre 1966), 9; 11.

Bergeron, Gérard. "L'écrivain dans notre société et face aux pouvoirs." Liberté, 13, No. 2 (1971), 94-104.

Bourneuf, Roland et Ouellet, Réal. L'univers du roman. Paris: Presses Universitaires de France, 1972.

Brault, Jacques. "L'écrivain et les pouvoirs." Liberté, 13, No. 2 (1971), 4-12.

Chamberland, Paul. "La révolution de l'écrivain." Liberté, 13, No. 2 (1971), 25-29.

Duguay, Raoul. "L'avenir de l'écrivain / L'écrivain du présent / le pouvoir de l'écrivain." Liberté, 13, No. 2 (1971), 80-83.

Godin, Gerald. "Voeux d'impuissance et prise du pouvoir." Liberté, 13, No. 2 (1971), 47-49.

Lalonde, Michèle. "Les écrivains et la révolution." Liberté, 13, No. 2 (1971), 13-24.

Laroche, Maximilien. "Le langage théâtral." Voix et Images du Pays III. Québec: Presses de l'Université du Québec, 1970.

Levac, Claude et Loranger, Françoise. Le Chemin du Roy. Ottawa: Les Editions Leméac, 1969.

Loranger, Françoise. Double Jeu. Ottawa: Les Editions Leméac, 1969.

Mailhot, Laurent. "Une critique qui se fait." Etudes françaises, 2, No. 3 (octobre 1966), 328-347.

Marcotte, Gilles. "Le dernier roman de Robbe-Grillet." Le Devoir, 51, No. 12 (23 janvier 1960), 11.

Miron, Gaston. L'homme rapaillé. Montréal: Les presses de l'Université de Montréal, 1970.

Morency, Pierre. "Les qualités et les défauts de l'écrivain." Liberté, 13, No. 2 (1971), 58-60.

Ouellet, Réal. Le nouveau roman. Paris: Editions Garnier frères, 1972.

Pontaut, Alain. "L'écrivain et l'Etat." Liberté, 13, No. 2 (1971), 31-37.

Poulin, Gabrielle. "Romans nouveaux et 'nouveaux-romans'." Relations, (mai 1971), 151-153.

Poupart, Jean-Marie. "Ecrire pour ici." Liberté, 13, No. 2 (1971), 73-77.

Ricardou, Jean. Le nouveau roman. Paris: Editions du Seuil, 1973.

____________ . Pour une théorie du nouveau roman. Paris: Editions du Seuil, 1971.

Robbe-Grillet, Alain. Pour un nouveau roman. Paris: Editions de Minuit, 1963.

Robert, Guy. "Les dynamiques de l'écrivain et de l'état." Liberté, 13, No. 2 (1971), 38-46.

Soublière, Roger. "Bilan." Liberté, 13, No. 2 (1971), 84-87.

Turgeon, Pierre. "Nous, écrivains de demain." Liberté, 13, No. 2 (1971), 78-79.

Vachon, Georges-André. "L'espace politique et social dans le roman québécois." Recherches Sociographiques, 7, No. 3 (septembre-décembre 1966), 259-279.

Vadeboncoeur, P. "Le rôle de l'écrivain du Québec depuis dix ans: un homme, une liberté." Liberté, 13, No. 2 (1971), 51-56.

Zéraffa, Michel. Roman et société. Paris: Presses Universitaires de France, 1971.